



REVUE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN-KARDEC

37^e ANNÉE

N^o 7.

1^{er} JUILLET 1894.

Les séances du vendredi ont pris fin en Juin 1894; elles reprendront le 19 octobre 1894.

La vie humaine est inviolable, un fanatique l'a follement oublié en s'attaquant au plus honnête homme de la France, à M. Carnot, président de la République.

Les spirites adressent leurs condoléances à Madame Carnot et à sa famille; ils souhaitent que cette terrible épreuve soit courageusement supportée par deux femmes de bien, la vénérable Madame Hippolyte Carnot, mère du Président, et Madame Carnot sa veuve.

CONFÉRENCES CHEZ M^{me} LA DUCHESSE DE POMAR

Cette année, comme d'habitude, Mme la duchesse de Pomar a ouvert son artistique et superbe salle au grand monde parisien, pour lui faire entendre, tous les mercredis à trois heures de relevée, les orateurs suivants :

M. Camille Flammarion a intéressé l'assistance en parlant des *Etoiles et de l'Infini*, comme seul le sait faire un astronome distingué et disert, dont la science est lumineuse et profonde.

M. le professeur Bonnet-Maury a vivement attiré l'attention sur le *Congrès des religions à Chicago*; il en a fait toucher intelligemment la haute importance; il a été écouté avec le plus vif intérêt.

Mme Hardinge Britten a disserté en anglais sur le *spiritualisme moderne*,

avec éloquence, en improvisant comme d'habitude, avec feu et ardeur; l'auditoire composé d'Américains et d'Anglais a suivi avec un grand profit les développements philosophiques de l'éminent orateur; il a applaudi à ses *tests* remarquables et demandé une autre séance que Mme la duchesse a promis pour le lundi 14 mai; même affluence à cette conférence faite en langue anglaise.

M. le professeur *Charles Richet* devait parler de la *paix internationale*; il a fait, nous dit-on, intervenir ce facteur, *le psychisme* et nous regrettons de n'avoir pu entendre le savant docteur.

M. *Victor du Bled* a entretenu ses auditeurs de *la femme au XVIII^e siècle*, avec esprit et en rappelant une foule d'anecdotes de ce beau temps-là, y compris les bons mots et les réparties spirituelles des grandes dames et de leurs adorateurs; réellement il n'y avait là à glaner rien en fait de pensées glorieuses qui puissent relever moralement la femme française, toute faite de dévouement sans borne, de sacrifices, d'enseignement fécond. Ça été un beau feu d'artifice dont aucune trace ne peut rester dans l'esprit.

M. *Léon Denis* a causé sagement, en homme de cœur *qui vit ses paroles*, du *Problème de la mort et de ses destinées*; on l'écoutait, comprenant bien que cet orateur n'avait point de banalités à son service, que son but moralisateur avait des visées plus hautes que celles d'amuser des princes, des ducs et des marquises; son éloquence a été littéraire, philosophique au plus haut point; ceux qui l'entendaient, étaient en somme charmés d'apprendre ce que c'était que l'âme et ses destinées, comment elle pouvait progresser sans cesse sur cette terre et dans les mondes sidéraux, à l'aide de la réincarnation réitérée, inéluctable, sur des sphères telles que la nôtre.

Il a été applaudi plusieurs fois par l'assistance où nous avons remarqué: Mme Beulé, le comte et la comtesse de Touchimbert, comtesse de Feré du Payroux, comtesse d'Aunous, comtesse et Mlle Murat, M^{re} Baude de Maurice, Mme de Lajallet, princesse Bonaparte, marquise de Villeneuve, comtesse de Casa Mirauda, baron Legoux, comte Bourbonne, M. Appert de l'Institut, et cent autres. Après la conférence, excellente musique et mélodies suédoises, chantées par Mlle Norlund.

M. *L'abbé Petit*, toujours vif et alerte, décidé, a parlé avec maestria de *l'Esprit nouveau*; en citant les pères, en les commentant courageusement, il a dit son fait à Monseigneur le préjugé; il abonde dans ce sens qu'il y a rapports constants entre les vivants et les morts, même qu'on se réincarne; avec un entrain endiable il met bravement les pieds dans le plat et veut le faire déguster, néanmoins, à son auditoire de catholiques ou de protestants orthodoxes, en l'y engageant à l'aide de la logique et du bon sens. Quelques-uns ont protesté, mais l'immense majorité l'a écouté avec satisfaction, ce

semble ; le plat de l'*Esprit nouveau* lui a été si bien présenté qu'elle a cette conviction d'avoir savouré un met saintement préparé, avec les condiments désirables et sacrés. Succès et applaudissements pour l'honorable abbé Petit, lequel doit se défier des longueurs s'il veut frapper fort et juste. Cet abbé, qu'on eût brûlé jadis en place de grève, a, paraît-il, et il l'a dit carrément, l'oreille de la nonciature et du gouvernement.

Alors en avant ; puisqu'on ne craint plus de promulguer le principe de la réincarnation réputé si dangereux, nous dirons : *You advance or assert a very dangerous principle.*

Toutes ces séances font honneur à Mme la duchesse de Pomar et à son fils ; ils aident ainsi à mettre leur monde dans le droit chemin, en les conviant à se rectifier intellectuellement selon la vieille et bonne expression anglaise : *To set one to rights.*

Mme Annie Besant, personne distinguée, théosophe qui aurait succédé à feu Mme Blawatsky, a fait une conférence ; jadis, dans son macrocosme, l'homme avait neuf classifications selon le Parabrahman ; tandis que Mme Blawatsky et plus tard les occultistes, admettaient 7 éléments constitutifs et il faut que l'âme ait développé en elle ces éléments ; pour atteindre cette fin, il faut l'évolution morale, libre et consciente des principes supérieurs de l'âme spirituelle, de l'âme divine. Or, Mme A. Besant dans sa conférence, ne nous parle plus que de quatre corps différents, ce qui établit une certaine confusion dans l'esprit du véritable étudiant, du chercheur déterminé ; comme nous voulons donner des fragments des vérités occultes, pour les bien exposer, les faire connaître à nos lecteurs qui pourraient être déroutés par ces théories philosophiques, qui semblent se contredire les unes les autres, voici la substance du discours de Mme Annie Besant, dont nous aurons encore à parler dans un prochain cahier de la *Revue Spirite* :

L'âme de l'homme est une étincelle de la divinité ; cette âme, lorsqu'elle veut entrer dans la vie mondaine, se revêt de quatre corps différents : le *corps mental*, le *corps astral*, le *corps du désir* et le *corps physique*.

L'âme revêt ces corps l'un après l'autre.

Quand l'âme se revêt du *corps physique*, c'est-à-dire quand l'homme apparaît dans la vie mondaine, il ne voit plus rien, ne sait plus rien.

La vie mondaine, c'est le jour ; quand il quitte cette vie c'est la nuit.

Quand l'homme meurt, l'âme tombe du *corps physique* et par conséquent ne voit plus, n'entend plus. Le *corps astral* tombe ensuite ; reste le *corps du désir*, qui va habiter ce que les chrétiens appellent le purgatoire, les limbes, et ce que les théosophes appellent le *lieu des désirs*.

Quand l'âme quitte le lieu des désirs, il lui reste le *corps mental*, qui

séjourne dans un lieu semblable au Paradis, où l'âme sait et comprend ce qu'elle a acquis, se rend compte du bien et du mal qu'elle a faits.

Mais le *corps du Désir* pousse l'âme de l'homme à revenir dans la vie mondaine, dans le corps physique où elle retrouve toutes ses imperfections.

Le *Karma* c'est : les bornes que l'âme s'est donnée à elle-même dans ses travaux à accomplir sur la terre.

De vie en vie l'âme grandit, se développe, se purifie, devient de plus en plus divine. Les âmes libres aident les âmes humaines.

L'âme finit par se confiner en elle-même ; elle rejette tous ses corps, sauf le *corps mental* ou *spirituel*. Alors elle peut voir partout, aller et venir, sortir de son corps mental à volonté.

L'âme purifiée n'a plus de désirs, et si elle rentre dans un corps physique elle se souvient.

Quand l'âme sait tout, domine tout, le disciple devient maître ; alors il ouvre la porte du *nirvana*, il trouve la perfection et le bonheur complets.

Là règne un silence parfait, complet et divin, un état que notre langue ne peut exprimer.

Tout à coup, au milieu de ce silence inexprimable, un cri composé de toutes les angoisses de l'humanité arrive jusqu'à cette âme ; elle écoute, hésite. *referme la porte du nirvana* et revient à l'humanité pour être un des sauveurs du monde.

N. D. L. R. — Autant que nous l'ont permis des notes prises couramment, c'est donc ci-dessus la substance du discours prononcé par Mme Annie Besant, individualité originale, mesurée, point agressive, qui semble être un esprit éclairé et expose sa théorie avec méthode.

Amis de l'unité de substance, conséquemment de la simplicité des choses en tout, nous nous méfions des théories compliquées qui viennent de loin ; l'expérience nous y engage et pour cause.

Nos anciennes philosophies, nos religions, nos lois et nos coutumes qui se calquent sur elles, sont pétries de choses tellement compliquées que la science actuelle qui cherche à se dépêtrer des entraves du passé, a toutes les peines du monde à s'en débarrasser. Aussi chaque savant se spécialise-t-il comme un rat dans un fromage, ne pouvant tout embrasser il n'a pas de synthèse ; la complication l'y oblige malgré lui.

Nous en avons la persuasion, l'âme est simple comme le principe dont elle émane et point n'est utile d'épiloguer sur sept principes ou quatre corps différents, pour établir sa provenance et sa perennité éternelle, dans *l'état actif* dont elle fait partie intégrante et indestructible.

Allan Kardec, ce logicien, était un simple ; tous les hommes de haute

valeur ont été comme lui, partisans des vérités rationnelles dont la structure s'expliquait par un mode pratique, plein de simplicité.

La prochaine *Revue* contiendra la critique de la conférence de M. Laguerre, la dernière de la saison chez Mme la duchesse de Pomar.

M. Laguerre a parlé de Louis XVII, M. Otto Frédrich avait là, au complet, son beau et curieux musée de Louis XVI et de sa famille. P.-G. LEYMARIE.

LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE

I

L'alchimie, toujours méprisée, souvent persécutée par la science officielle mais toujours affirmée par les adeptes, passe aux yeux de la grande majorité du public pour une science morte, supposé qu'elle ait jamais vécu.

Rien n'est pourtant moins exact, il y a toujours eu, et il y a encore, non seulement des hommes qui croient, de foi, au transformisme métallique, mais d'autres qui travaillent à opérer le grand œuvre.

Dès 1847, M. Théodore Tiffereau, préparateur de chimie à l'école professionnelle de Nantes, affirmait qu'il avait fait de l'or, et il présentait en 1853 plusieurs mémoires à l'Académie des sciences à ce sujet; aujourd'hui encore, quoi qu'il ait eu le temps de réfléchir, M. Tiffereau maintient son affirmation, continue ses expériences, fait des conférences et public, de temps à autre, des brochures sur *l'art de faire de l'or*.

Un autre transmutateur de métaux, Le Brun de Virlay, ingénieur des mines, moins ambitieux, s'est borné à la multiplication du cuivre; mais il soutient que, si l'on peut multiplier et transmuier le cuivre, on peut en faire autant des autres métaux.

Je connais personnellement plusieurs autres « philosophes spagiristes »; mais, comme ils n'ont pas, que je sache, publié les résultats de leurs travaux, je n'en parlerai pas, je ne les nommerai même pas.

Les deux noms précédents suffisent pour montrer que les « souffleurs » modernes, s'ils ne sont pas des princes de la science, ne sont du moins pas les premiers venus parmi les ignorants, et que leur expérience et les conclusions qu'ils en tirent, méritent d'attirer l'attention.

Il y a plus, des savants officiels, *de primo cartello*, cités par les précédents et d'autres dont ils ne parlent pas, inclinent fort à admettre la transmutation et font des expériences dont les résultats ne sont pas moins en opposition avec les données — ou plutôt les hypothèses — actuelles de la science sur le changement de l'argent ou du cuivre, ou même des cailloux en or.

Bref, l'alchimie, comme un nouveau phénix, semble renaître de ses

ces. « Il y a, disait Véra en 1862, il y a dans l'alchimie des données et des vues que la chimie ferait bien, à notre avis, de ne pas dédaigner. » (*Mélanges philosophiques.*)

Non seulement la chimie ne dédaigne plus l'alchimie, mais elle semble vouloir tenir compte de ses données et de ses vues.

A quoi ce mouvement scientifique aboutira-t-il ? Il serait d'un grand intérêt d'examiner cette question à fond, mais la place nous manque et la compétence aussi, pour entrer dans les détails ; nous ne ferons donc que l'effleurer, afin d'engager de plus habiles à faire mieux.

Nous allons, en conséquence, vous donner quelques indications sur les principes scientifiques et surtout philosophiques des alchimistes modernes et les comparer à ceux des anciens.

II

La science académique a été bien intentionnée vers la fin du siècle dernier, lorsqu'elle a affirmé, par l'organe d'un de ses plus illustres représentants, Lavoisier, que les métaux étaient des corps simples, irréductibles et que, par conséquent, leur transmutation était impossible, la recherche de la *pierre philosophale* une folie aussi absurde que ruineuse.

La science se proposait sans doute de préserver les souffleurs ignorants, inexpérimentés et exaltés, des déboires qu'ils n'éprouvaient que trop souvent.

Devant le sentiment, cette intention est louable ; mais la raison ne sentimentalise pas et, devant son tribunal, l'affirmation de Lavoisier était plus absurde encore que la recherche des hermétistes.

En effet, de ce que l'on ne peut pas décomposer un corps, affirmer qu'il est indécomposable, c'est faire du connu la limite du connaissable ; c'est limiter les ressources de la nature aux ressources actuelles du savant qui pose une telle borne au champ de la science.

» Ceux qui blâment cet art, disait d'Espagnel en 1651, nient qu'au-delà de leur discernement et des forces de leur esprit, il puisse y avoir quelque chose qui ne soit vain et frivole, sans autre fondement, si ce n'est qu'ils pensent qu'il faut condamner témérairement ce qu'ils ne connaissent pas. » (*Philosophie d'Hermès*, p. 252.)

Aussi, n'a-t-on pas tardé à s'inscrire contre l'insertion de Lavoisier. Dumas, et après lui d'autres chimistes de plus en plus nombreux, ont prétendu que les métaux n'étaient pas des corps simples, et qu'ils pouvaient, par conséquent, être décomposés et recomposés.

Le défaut capital de l'hypothèse de Lavoisier est d'être en contradiction avec le principe le plus universellement admis dans la science : l'unité de la

matière. « Théoriquement, dit Vera, et au point de vue de la spéculation pure, elle est insoutenable, pour ne pas dire absurde, et, dans le champ de l'expérience, elle n'a pour elle qu'une expérience négative.

« De ce qu'on n'a pu, jusqu'ici, trouver un procédé chimique pour décomposer les métaux, il ne s'ensuit nullement que les corps *composés* comme tous les autres corps, ayant des rapports communs avec les autres corps, et possédant, outre leurs propriétés *spéciales*, les propriétés *générales* de la matière, soient indécomposables. Et puis, que deviendrait l'unité de la nature avec cette doctrine, unité qui, non seulement est la base de toute conception spéculative et abstraite de la nature, mais que l'expérience la plus superficielle et la plus vulgaire est obligée d'admettre? »

Quant à nous, il nous semble que cette hypothèse de l'irréductibilité des métaux est beaucoup plus simple par sa naïveté que les métaux eux-mêmes.

Comment, voilà des corps qui, par une addition ou une soustraction de calorique peuvent être solidifiés, liquéfiés, vaporisés même, ce calorique qui s'interpose entre leurs molécules, est-il un néant? S'il est quelque chose, pourquoi une autre chose ne pourrait-elle pas les pénétrer aussi et les modifier, les transformer?

Dira-t-on que ramenés de l'état liquide à l'état solide, ils n'ont pas changé de nature ni de composition? Il en est exactement de même de l'eau ramenée de l'état vaporeux à l'état liquide, et pourtant l'eau n'est pas simple, Lavoisier le sait bien.

L'hypothèse scientifique ne peut donc être admise. Outre qu'elle est contre toute raison et même contre toute vraisemblance, si l'on s'y arrêtait, ce serait s'interdire désormais toute recherche et, conséquemment tout progrès dans cet ordre d'idées. Cette conclusion nous prouve que l'orthodoxie scientifique n'est pas toujours sérieuse.

III

L'hypothèse alchimique est-elle mieux fondée, tant en fait qu'en théorie? La transmutation est-elle réelle ou du moins possible?

Jetons d'abord un coup d'œil sur la question de fait, en observant toutefois qu'elle n'influe pas sur la question de possibilité. De ce que la transmutation n'aurait jamais été opérée, il ne s'ensuivrait pas qu'elle est impossible, mais seulement qu'on n'en a pas découvert le moyen, qui resterait à l'état de problème, comme tant d'autres.

Pour qui veut lire avec impartialité les diverses relations qui en ont été données, il n'est guère de fait plus authentiquement prouvé en histoire que la transmutation des métaux, la production de l'or en particulier. Citons quelques témoignages à l'appui.

« J'ai vu et manié, dit Van Helmont, la pierre philosophale. Elle avait la couleur du safran en poudre ; elle était lourde et brillante comme le verre en morceaux. »

Un autre savant contemporain de Van Helmont, J.-B. Marin, médecin, astrologue et mathématicien, affirme non moins positivement le fait de la transmutation.

« De mes yeux, dit-il, j'ai vu convertir en or une quantité assez considérable de plomb ; et cet or, à la grande surprise de celui qui l'a examiné, était de beaucoup plus pur que n'importe quel or naturel. Cette transmutation du plomb en or fut faite par la projection, sur le plomb, de la poudre appelée *pierre philosophale*. »

D'autres personnes sont allées plus loin : elles ne se sont pas bornées à voir, elles ont opéré elles-mêmes et réussi. Tels furent Van Helmont, Helvétius, etc.

En 1618, Van Helmont reçut d'une main inconnue, un quart de grain de pierre philosophale ; elle venait d'un adepte qui, parvenu à la découverte du secret désirait convaincre de sa réalité le savant illustre dont les travaux honoraient son pays. Van Helmont exécuta lui-même l'expérience, seul dans son laboratoire. Avec ce quart de grain, il transforma en or huit onces de mercure.

Pour détruire tout soupçon de fraude, dit Bérigard de Pise, j'achetai moi-même le creuset, le charbon et le mercure, chez divers marchands, afin de n'avoir point à craindre qu'il n'y eut de l'or dans aucune de ces matières, ce que font si souvent les charlatans alchimiques. Ces précautions prises, Bérigard obtint, avec dix gros de mercure et un peu de poudre, près de dix gros d'or « qui fut reconnu très pur par les essais de divers orfèvres ».

Un lingot transmué par l'électeur de Mayence est trouvé un peu aigre. L'adepte Richthausen, dit : « Cela provient sans doute de quelque odeur de laiton qui s'était trouvé dans la lingotière ; qu'on l'envoie fondre à la Monnaie. Ce fut fait, on le rapporta très beau et très doux. Le maître de la Monnaie dit à son Altesse, que jamais il n'en avait vu de si beau, qu'il était à plus de 24 carats, et qu'il était étonnant comment, d'aigre, il était devenu parfaitement doux par une seule fusion.

Pour éviter tout soupçon de fraude, Sethou ne touche à rien dans une opération du grand œuvre. Il fait faire le feu, mettre le plomb et le soufre dans le creuset, et agiter. Pendant ce temps, il cause avec son entourage. Au bout d'un quart d'heure, il dit : « Jetez ce petit papier dans le plomb fondu, mais bien au milieu, et tâchez que rien ne tombe dans le feu. » On trouve, ensuite, dans le creuset, de l'or le plus pur et qui, d'après l'opinion

de l'orfèvre, surpassait même en qualité le bel or de la Hongrie et de l'Arabie. Il pesait tout autant que le plomb dont il avait pris la place.

Partout, disait M. Piguier, Sethou donne de sa poudre, sans en enseigner la composition ; partout il opère par la main de son hôte ou de quelque personnage qu'il veut convaincre de la réalité de son art. Enfin, partout il n'emploie qu'une très faible quantité de sa précieuse pierre, calculée pour obtenir un petit morceau d'or, qu'il abandonne ensuite aux assistants, à titre de récompense ou de pièce à conviction ; après quoi, il s'esquive discrètement. »

Et nulle part on ne découvre aucune supercherie !

On peut voir un grand nombre d'autres faits de ce genre, présentant les mêmes degrés d'authenticité, dans Langles Dufresnoy, dans l'iguier, et dans d'autres auteurs spéciaux.

IV

Quel jugement va emporter la science moderne ?

La généralité des savants officiels se contentent de garder le silence et de ruminer leur ration de budget.

Louis Figuier qui a écrit un volume tout exprès sur l'*Alchimie et les Alchimistes*, qui en a aussi publié d'autres sur les sciences occultes et qui, dans tous ses ouvrages, ménage habilement la chèvre et le chou, Louis Figuier, dis-je, est assez embarrassé pour interpréter ces faits d'une manière satisfaisante pour tout le monde.

La solution à laquelle il s'arrête consiste à nier la réalité et à convenir de la possibilité des transmutations.

« La conclusion de ce livre, dit-il (dans la préface de l'*Alchimie et les Alchimistes*), la voici :

« L'état présent de la chimie empêche de considérer comme impossible le fait de la transmutation des métaux ; il résulte des données scientifiques récemment acquises et de l'esprit actuel de la chimie, que la transformation d'un métal en un autre pourrait s'exécuter. Mais, d'un autre côté, l'histoire nous montre que jusqu'à ce jour, personne n'a réalisé le phénomène de la transmutation métallique. »

Ce *mais*, si largement restrictif de ce qui le précède, nous paraît pour le moins contestable. Quelles objections l'iguier oppose-t-il donc aux faits qu'il rapporte lui-même ? Voyons un peu.

Au sujet de la transmutation opérée en 1618, par Van Helmont lui-même l'auteur de l'*Alchimie et les Alchimistes* dit que :

« On ne peut mettre en doute aujourd'hui que, grâce à une supercherie adroite, grâce à quelque intelligence secrète avec les gens de la maison,

l'adepte inconnu n'eût réussi à faire mêler par avance de l'or dans le mercure ou dans le creuset dont Van Helmont fit usage. »

Effectivement, la supercherie ne serait pas impossible : il suffirait de mettre 8 onces d'or dans les 8 onces de mercure, et de faire en sorte que le tout ne fit encore que 8 onces.

Parlant un peu plus loin des expériences d'Helvétius et de Berigard de Pise, M. Piguier ajoute :

« Tous ces faits s'expliquent aisément aujourd'hui, en admettant que le mercure ou les autres ingrédients dont on faisait usage, ou le creuset que l'on employait, recélaient une certaine quantité d'or dissimulé avec une habileté merveilleuse. »

Merveilleuse est tout à fait à sa place ici. Un phénomène de ce genre n'eût pas été, en effet, moins merveilleux que la transmutation même. A moins de supposer que les hommes les plus instruits de cette époque, n'aient pas eu l'esprit de s'assurer si le lingot obtenu répondait à la quantité d'ingrédients employés et de se demander, le prétendu or dissimulé étant devenu visible et palpable, ce qu'était devenu le même poids de mercure.

L'expérience de Sethou rend M. Piguier plus perplexe.

« La raison, dit-il, se trouve ici en présence d'une question de fait qu'il faut résoudre, non pas par des théories, mais par des témoignages, sous peine de ruiner le fondement de toute certitude historique... La science actuelle permet de rectifier le sens de ces faits singuliers. Elle nous dit que ces preuves de la transmutation métallique étaient insuffisantes, parce qu'elles ne s'adressaient qu'aux yeux ; mais ce dont il faut s'étonner encore aujourd'hui, c'est que les adeptes aient su les fasciner si longtemps et si constamment à une époque de critique soupçonneuse et d'incrédulité clairvoyante. »

Cette fascination paraît effectivement aussi difficile à concevoir que la découverte du secret lui-même. Seulement M. Piguier oublie que les preuves de la transmutation ne s'adressaient pas seulement aux yeux : nous avons vu qu'elles étaient soumises à l'épreuve des réactifs des orfèvres et même des maîtres de la Monnaie.

Les savants modernes ont la manie aussi innocente que modeste de supposer toujours qu'eux seuls sont capables de bien observer et de bien expérimenter. Tout ce que les autres, tant anciens que modernes, ont découvert et qui ne cadre pas avec leurs « almanachs », comme disait Bernardin de Saint-Pierre, tout cela n'est qu'erreur, illusion, hallucination, et souvent pire.

Et qu'arrive-t-il finalement ? C'est que les découvertes des fous et des hallucinés crèvent les yeux de tout le monde, et que les savants aux palmes

sur habit vert sont réduits à se traîner à la remorque des prétendus ignorants.

Ce qu'il y a de plus extravagant, et de plus honteux pour eux, c'est qu'au lieu de convenir de leur erreur et d'embrasser franchement et sincèrement la vérité, ils la défigurent, la falsifient, la débaptisent et prétendent ensuite s'en attribuer la découverte et la propriété.

Exemple, entre beaucoup d'autres, le magnétisme.

Avant que les savants s'en occupassent, *il n'était pas scientifique*, disent-ils.

Pas scientifique ! quelle honte ! quel malheur ! que lui manquait-il donc ? Qu'y avez-vous ajouté qui l'ait rendu scientifique ?

Vous avez changé le nom. Et précisément celui que vous avez choisi n'est pas scientifique : il ne répond pas à la chose prise dans toute son étendue. L'hypnose, en effet, n'est qu'une partie, et la moindre, du magnétisme.

Et voilà pourtant à quoi se borne notre *scientification*. Vous avez redécouvert, après les magnétiseurs, une partie des phénomènes qu'ils annoncent depuis plus d'un siècle, et que vous taxiez naguère d'hallucination.

(A suivre.)

ROUXEL.

LES SPIRITES DE VARSOVIE A PROSKOUROFF

(GOUVERNEMENT DE VARSOVIE)

5 juin 1894.

Il nous est arrivé plus d'une fois, de rencontrer dans les journaux spirites le nom de Théodore Munster, ce modeste et persévérant travailleur spirite de la science *excommuniée*. Depuis près de dix ans il s'adonne avec passion aux pratiques du médiumnisme et combien il a subi de déceptions, d'embarras, de dépenses en persistant dans la tâche entreprise ! nul ne l'a su. Seuls les murs de sa maisonnette pourraient nous en dire quelque chose.

La porte était ouverte à tout venant, à qui voulait acquérir la science, ressentir des impressions, satisfaire une vaine curiosité. Au dernier motif surtout, on peut attribuer les intrigues mal intentionnées qui furent sa seule récompense pour une hospitalité inconsidérée, pour la bonne volonté de ce vieillard qui voulait populariser la vérité. Aujourd'hui il est rigide comme Caton.

En 1888 je fus chez M. Munster ; ce que j'ai vu et senti dans ses séances se trouve inséré dans mon livre intitulé « *Théorie et pratique spirite* ». La force de ses médiums d'alors était pareille à celle d'Eusapia Paladino, les productions les mêmes. On avait recours aux tables mouvantes et on restait assis dans les ténèbres.

Vers le milieu d'avril 1894, j'ai reçu une lettre de M. Munster m'invitant à venir à Proskouroff. « Je suis peiné, disait-il, d'être seul à constater les phénomènes merveilleux ; en province personne ne s'intéresse à ces choses-là, tout cela disparaît sans aucun profit pour la science. Venez je vous en supplie ; engagez M. Ochorowich à venir avec quelques autres de vos savants. Dès que vous arriverez chez moi tout sera à votre disposition : les médiums, ma maison, moi-même ; vous pourrez contrôler, poser les scellés, lier, faire tout ce qu'il vous plaira. Donnez-moi un spectique des plus incrédules, pourvu qu'il soit un homme comme il faut, je n'ai nulle crainte pour l'affaiblissement de nos phénomènes. Voulez-vous voir tout le [procès de l'incarnation et de la désincarnation, en pleine lumière ? arrivez car il est douteux que vous puissiez voir ailleurs quelque chose de semblable. »

Encouragé par cette promesse attrayante, comme aussi par la nouvelle que le cercle d'Aksakoff, à Saint-Petersbourg, y enverrait son délégué, le Dr Siemonoff, ayant aussi de sa part un écrit engageant, nous allâmes trois à Proskouroff ; l'Ing. Matuskowk, homme de lettres, l'ingénieur Vogt et moi.

Arrivés à Proskouroff à trois heures de relevée, après trois jours de voyage, nous rencontrâmes un vieillard souriant, à longue barbe grise, aux traits de Socrate, c'était M. Munster. Il ne voulut rien entendre de notre installation dans un hôtel, nous emmena de force chez lui, disant sans cesse : « Je l'exige dans mon intérêt ».

Comme je l'ai constaté plus tard, il lui importait de nous donner pour logement la chambre aux séances pour mieux nous convaincre, nous prendre à témoin qu'il y manquait absolument ce qui pourrait avoir le moindre rapport à la jonglerie.

Arrivés à la maison de M. Munster il nous conduisit d'abord à la chambre des séances, petit salon à trois fenêtres, séparé au fond par un rideau attaché à un châssis consolidé entre deux parois (c'est là le cabinet des médiums) ; pendant le jour il fait partie du salon et de son ameublement. Aux murs sont appendus les portraits des savants et des célébrités spirites, les photographies des médiums renommés, les Esprits qui ont apparu pendant le sommeil magnétique des médiums, les apparitions photographiées pendant les séances à la lumière du magnésium.

Par-ci par-là, on voit des fleurs desséchées, conservées sous verre avec d'autres objets provenant de divers « apports ». Notre hôte complaisant nous suivait pas à pas, expliquant la provenance de chaque image ; à la fin de cette inspection il nous déclara que, décidément, ce jour même la séance devait avoir lieu ; avant nous rendîmes visite aux médiums.

C'étaient deux dames : Mme Jeanne Yourgenson âgée de 23 ans, veuve d'un riche propriétaire, grande, élancée, blonde et très gaie ; puis Mme Elise

Iavorska, femme d'un officier du régiment caserné à Proskouroff, âgée de 20 ans, taille moyenne, cheveux châains, gentille comme extérieur et maintien. Ces dames ont bien voulu nous honorer en venant à la séance du soir. Nous les attendions avec une impatience fébrile.

A dix heures précises, placés en ligne circulaire, vis-à-vis du rideau qui en retombant occupait la troisième partie de la chambre (On ne se sert ici ni de la table mouvante, ni de la chaîne des mains), nous fûmes placés à notre gré; permission de fumer. Nous étions huit, mes deux compagnons et moi, M. et Mme Munster, les deux médiums et le mari de l'une d'elles.

Nous apposâmes les sceaux aux portes et aux fenêtres, celle du cabinet des médiums était grillée. Le maître de la maison plaça la lampe dans la niche de la porte d'entrée, ce qui assombrissait un peu la chambre, il pria Mme Yourgenson de nous faire un peu de musique; elle se mit au piano placé vis-à-vis du rideau, en profil vers nous et au milieu d'un profond silence, la musicienne joua une demi-heure, environ; parfois ses chants faisaient diversion; peu après nous remarquâmes que les doigts ne voulaient plus obéir, ils erraient sur le clavier; les mains de la joueuse glissèrent sans forces sur ces genoux. M. Munster chargea sa femme de remplacer Mme Yourgenson; déjà en transe elle quitta sa place et s'en vint occuper le fauteuil disposé près du rideau. Mme Munster nous joua les airs de l'Ukraine, son mari nous recommandait le silence et d'attacher toute notre attention du côté du médium. Nous la voyions parfaitement, sa tête appuyée au dos du fauteuil, sa main gauche reposant sur ses genoux, la droite penchée hors du fauteuil.

Quelques minutes plus tard, une partie de la paroi, derrière le médium, commença à s'éclairer comme au clair de lune (les fenêtres étaient tout à fait recouvertes); la lueur augmenta de plus en plus et enfin, nous vîmes apparaître une forme humaine et lumineuse, dont nous pûmes distinguer parfaitement les bras et la tête. L'un de nous propose au fantôme de se faire plus plastique, petit à petit ce souhait fut accompli.

La figure devint de plus en plus visible et quittant sa place, derrière le fauteuil, s'arrêta à gauche du médium, tout contre le rideau. Nous lui disions d'avancer et de se séparer du médium; elle essaya vainement, pâlit et disparut.

Le médium se leva, s'approcha du piano et le fantôme apparut à nouveau plus visible cette fois, à deux pas du médium. Nous lui proposâmes de s'asseoir sur le fauteuil, ce qu'il fit; nous le voyions distinctement, dans la même pose que le médium avait avant.

Le médium se promenait parmi nous, arrangeant sa coiffure. Le fantôme quitta le fauteuil, se plaça à côté du médium qui revint à sa place; la forme

lumineuse commença à s'évanouir, la tête disparaissant entre les bras, lesquels s'amoindrirent et s'abaissèrent ainsi que toute la forme ; le tout se condensa visiblement en un petit nuage et disparut aux pieds du médium, dans le plancher.

Après un instant, Mme Yourgenson se leva et passa derrière le rideau ; elle paraissait causer et répondre à des questions ; parfois elle semblait danser quand la mélodie était plus gaie, car on ne cessa de jouer pendant la séance. Enfin, des coups frappés se firent entendre derrière le rideau, c'était le signal de l'intermède de la séance.

Nous entrâmes tous derrière le rideau ; le médium était penché sur les bras d'une chaise longue, plongé dans une transe ; M. Munster à l'aide de quelques passes magnétiques le dégagca complètement. Le second médium, M. Javorska n'étant pas disposée aux trances, ce jour-là, il fut temps de terminer la séance, il était minuit et demi.

Après le départ de la société, on nous dressa des lits de fer dans la même pièce, comme il était convenu dans le programme.

Le lendemain, nous eûmes une séance avec Mme Javorska, médium d'une force égale au premier médium, mais plus tranquille dans sa manière d'être ; elle tomba en transe, en chantant, aux accords d'une guitare ; son chant nous causait une impression favorable. En s'endormant elle laissa tomber la guitare ; se levant elle se plaça derrière le rideau et quand elle l'écartait, deux étoiles argentées, de la largeur de un centimètre, voltigeaient au-dessus de sa tête ; lorsqu'elle se trouvait au fond du cabinet, elles s'élançaient encore jusqu'à nous, en plus grand nombre.

Nous admirions Mme Javorska placée alors entre les jointures du rideau, littéralement couverte d'une grêle d'étincelles brillantes ; ces reflets luisants qui irradiaient sur sa robe ponceau, étaient d'un effet magique.

Les apparitions lumineuses se manifestèrent comme à la première séance, avec cette différence que, lorsque Mme Javorska releva une partie du rideau, nous aperçûmes une rangée de figures qui défilaient ; elles n'étaient pas très visibles et cachées en partie par le médium, mais dès qu'elle s'avança au milieu du salon, un fantôme lumineux essaya de la suivre ; il finit par se laisser voir et nous regardait aussi à travers le rideau.

Un petit bruissement se fit entendre ; c'était le mouvement de meubles au fond du salon, la chute de quelques objets menus jetés tout auprès de nous ; en même temps nous remarquâmes que des photographies se balançaient sur leurs clous ; l'une d'elles se détourna tout à fait ; resta suspendue la tête en bas et de nouveau, un petit bruit et le cadre se retourna.

Tel fut le résultat d'une seconde séance. Mme Javorska après son réveil, se donnant à peine le temps de nous dire adieu, courut vers ses enfants

qu'elle n'avait pas eu le temps d'endormir, pour se hâter de venir à la séance.

Nous avons eu, avec les jours suivants, six séances en tout.

Il serait trop long de vouloir les détailler; l'une d'elles, très faible, sans révélations presque, ce qu'on pouvait attribuer à l'indisposition d'un médium.

Mme Iourgenon reçut ce jour-là une lettre de Pétersbourg; le Dr Siemionoff l'engageait, au nom du conseiller d'État Aksakoff, de venir aux séances, lui proposant des honoraires assez considérables. Elle nous communiqua cette lettre, demandant ce qu'elle devait faire? Nous lui conseillâmes sincèrement d'accepter. Elle était irrésolue, craignant une influence défavorable pour sa médiumnité si elle changeait de lieu et d'entourage.

« Si je pouvais avoir ma photographie, avec une figure matérialisée à mes côtés, dit-elle, je me déciderais à partir. » Nous profitâmes du souhait exprimé et obtinmes sa parole qu'elle se laisserait photographier prochainement; cette conférence fut si épuisante pour notre médium que la séance de cette soirée eût été non réussie, si nous n'avions pas obtenu la révélation d'un fait unique et assez remarquable. Avant cette séance peu fortunée, nous avions placé nos cartes de visite entre deux tablettes d'ardoises; comme l'une d'elles était entourée d'un cadre, nos cartes y entraient comme dans une boîte. Après avoir lié les deux ardoises ensemble, à l'aide d'un fil très fort, nous en avons scellé les bords avec notre cachet et placé ces tablettes non loin des médiums. La soirée s'écoulant sans succès, sans l'ombre d'une manifestation, nous cherchions quelque chose pour fixer notre attention, lorsque nous nous rappelâmes ces tablettes. Nous nous empressâmes de les décacheter en vérifiant pourtant l'inviolabilité des sceaux; merveille, sur chaque carte étaient tracés quelques mots et pas un vestige de crayon n'avait été placé entre les ardoises; notre étonnement était extrême.

La description détaillée des manifestations non moins sérieuses qui eurent lieu pendant le reste des séances, absorberait trop de pages de la *Revue*; je veux pourtant noter les suivantes. L'un des médiums, Mme Lavorska vint à nous en transe et sembla chercher quelque chose; ses yeux tombant sur la guitare appuyée contre un meuble, elle la prit et l'emporta au fond du salon où se trouvait l'autre médium; un instant après toutes les deux nous abordèrent en nous proposant de leur tenir les mains.

Tandis que nous les tenions, la sonnette qui se trouvait sur la table, au bout du salon, se mit à résonner violemment en s'agitant sans cesse; la guitare résonnait aussi, sans harmonie tout d'abord; plus tard elle suivait

parfaitement le rythme et accompagnait le jeu de Mme Munster qui tint le piano près de deux heures.

M. Munster contrôlait les manifestations, toujours et quand même; il fit quitter le piano à sa femme, lui dit de s'approcher et pendant que nous avions cette dame à nos côtés, les mains des médiums dans les nôtres, la guitare ne cessait de jouer, la sonnette de s'agiter avec violence. Il se fit un vacarme sans pareil, toutes les chaises étaient en mouvement, les papiers et les livres tombaient de dessus les étagères.

Notre ingénieur vit avec effroi son livre « *Secret Doctrin* », au milieu de la chambre avec des pages endommagées. Il y avait un cliquetis de verroterie, des coups frappés sur les glaces, aux parois et sur les tables.

J'arrive au récit de la manifestation la plus grave, c'est-à-dire d'une matérialisation aussi plastique que possible, dans les conditions désirées; elle eût lieu le quatrième jour après notre venue à Proskoureff.

Les médiums parfaitement disposés, la société choisie se comportant comme il faut, une nuit magnifique nous éclairait en pleine lune. Malgré ces bonnes chances les manifestations se faisaient attendre; la lassitude nous assiégeait.

Notre hôte demanda la raison de cette attente sans résultats? « La figure se matérialise pour paraître sous une forme plus parfaite », lui répondit-on; ce bon présage nous consola. Après un délai de cinq minutes, l'un des médiums se fit voir à l'extérieur, l'autre à l'intérieur du rideau, le relevant largement à moitié. Entre les deux médiums, se dessinait très bien la figure d'une dame vieillote, vêtue de noir; M. Munster demanda si l'un de nous pouvait s'approcher de la figure? « *Oui, à deux pas* », lui répondit-on.

Je me glissai le premier, m'arrêtant près du fantôme; je vis distinctement une vieille dame de 70 ans, au visage entouré d'un capuchon, un visage réel et vivant, légèrement coloré, une véritable chair qui frissonnait et semblait formée d'une masse tremblante comme une gelée; ses lèvres tremblaient aussi; son nez, tantôt se voilait et reparaisait; au lieu de deux yeux, deux orbites; ses mains étaient couvertes par les manches de son habit d'autrefois. Le bas de la figure était trouble.

La tentation me prit d'abuser de la permission; je m'inclinai vers le fantôme qui recula tout doucement, pâlit et quand je me relevai, il apparut à nouveau, plus près, mieux conformé et bien vivant. Je cédai la place à mes compagnons qui attendaient impatiemment leur tour; chacun d'eux la regarda à satiété, jusqu'à ce que, les médiums se mettant à murmurer et à gémir, nous nous décidâmes à interrompre la séance.

Le rideau s'abassa et nous entendions les médiums combler de caresses « *la grand'maman* », en lui disant adieu; puis tout devint silencieux.

Nous nous précipitâmes derrière le rideau, les médiums y étaient appuyées l'une contre l'autre, plongés dans une transe profonde, respirant péniblement.

Après leur réveil, tout reprit le train des choses ordinaires ; la compagnie se sépara et dix minutes après, occupant comme de raison la même chambre, nous pûmes jouir d'un sommeil bien mérité.

Tel est le maximum des faits que nous a procurés la semaine passée dans la maison hospitalière de M. Munster, lequels eût voulu nous rendre témoins d'une apparition plus éclatante ; il y avait eu des cas nombreux, où une figure semblable, plus puissante encore dans sa matérialisation, s'avancait au milieu de la chambre, tendait les mains à qui le voulait, et se laissait toucher.

L'impossibilité d'obtenir pour nous un fait aussi extraordinaire, peut être attribué en partie au concours nombreux des personnes qui venaient aux séances, moins par le désir de voir les manifestations que pour entendre et dévisager ceux qui étaient venus de si loin pour ces manifestations. M. Munster ne pouvait pourtant pas les congédier, mais ce fait troublait profondément les conditions voulues pour obtenir un milieu homogène, bien en harmonie.

En somme, nous étions très satisfaits de ce que nous avions vu, très désireux de communiquer nos impressions à ceux de nos frères spirites qui n'y avaient pas participé ; nous avions hâte de revenir à Varsovie.

Il est superflu, peut-être, de mentionner qu'à Proskoureff nous rencontrâmes aussi un certain Reichmann (1), lequel scandalisé de notre ravissement s'efforçait de nous convaincre qu'on avait abusé de notre crédulité, et cette fois ce Reichmann n'était pas un israélite.

La presse de Varsovie a fait absolument la conspiration du silence, pour la critique du récit de notre excursion. Comment doit-on considérer ce manque subit d'opposition systématique ? Le temps l'expliquera, car le sphinx est actuellement interloqué.

WITOLD CHLOPICKI.

A PETITE CAUSE, GRANDS EFFETS

3 juin 1894. — De Barcelone. — J'ai bien reçu en son temps votre missive du 7 avril dernier, et suis heureux que vous soyez content de mon dernier courrier. Nos frères d'ici ont également vu avec plaisir l'insertion de ma lettre dans votre *Revue spirite*, ils m'en ont témoigné leur satisfaction. Que voulez-vous ? Nous avons tous besoin d'être encouragés !

(1) Depuis les séances d'Eusapia Palladino, c'est le terme approprié pour désigner un sceptique par système.

Malgré mes éternels et innombrables ennuis matériels, mes malheurs devrais-je dire, j'ai encore le courage et la persévérance de faire des heureux, ce dont je remercie Dieu du fond de mon âme. Voici quelques détails qui pourront intéresser bon nombre de nos frères, et montrer une fois de plus combien les plus grands effets peuvent dépendre d'une bien petite cause en apparence.

Il y a de cela six semaines, au premier étage de la maison que j'habite, mourait un charmant bébé de 4 ans ; en ma qualité de voisin, j'habite l'étage au-dessus, j'offris mes services à la famille pendant la courte maladie de l'enfant, services qui ne furent d'aucune utilité matérielle car l'enfant mourut de la diphtérie en quelques heures. Toute la famille était plongée dans une vive douleur car, à peu de semaines de distance, deux êtres chéris s'étaient désincarnés. Le désespoir du père était navrant ; âgé de 40 ans environ, lieutenant d'infanterie lors des derniers événements de Mélélla, il fut obligé de quitter femme et enfants, il faisait partie des vingt-cinq mille hommes que le gouvernement espagnol envoyait là-bas pour faire respecter ses droits.

En parlant sa femme qui était dans la consternation lui avait dit : « Je ne te verrai plus ! » Le fait est que, pendant l'absence de son mari, elle tomba malade et en quelques heures elle était morte, à 34 ans, laissant six enfants âgés de 15 mois à 18 ans.

On avait ménagé le père en ne lui apprenant pas la mort presque foudroyante de sa femme (on lui annonçait qu'elle était gravement malade) ; à son retour il la trouva enterrée. Cet homme qui est vif et énergique ne resta ici-bas qu'à cause de ses enfants, car, avec l'affection profonde qu'il avait pour sa femme il se serait suicidé. C'est vous dire que la mort du petit être arrivée à si peu d'intervalle de celle de la mère ne fit que l'exaspérer davantage.

Avant l'enterrement du corps du bébé, je pus causer un instant avec mon voisin le lieutenant ; naturellement je hasardai doucement (oh bien doucement, car on n'est pas toujours bien reçu en parlant de Spiritisme) quelques paroles sur Dieu, sa bonté et sa justice que nous ne pouvons pas souvent bien comprendre. Il me répondit d'abord froidement que si la divinité existait, elle devait être rudement loin et se préoccuper bien peu de nous, car il ne voyait pas des preuves de sa bonté dans tous les malheurs qui pleuvaient sur lui d'une façon imméritée.

Je hasardai le mot Spiritisme, en l'assurant que non seulement Dieu existait mais que, s'il voulait étudier un peu le Spiritisme il pourrait communiquer avec ses chers disparus.

Le mot ne lui fit pas faire un trop vilain geste ; il me répondit même,

d'une façon presque affable : « Tenez, le général de brigade Lacalle, qui est mort récemment, était précisément un fervent spirite ». Ce fut tout pour l'instant.

Quelques jours après, sa demoiselle aînée, âgée de 18 ans, se familiarisa un peu avec nous ; doucement nous essayâmes une expérience de médiumnité par l'écriture, à l'aide de la jeune fille. Au bout de quelques minutes, elle écrivait ! C'était sa mère qui se communiquait, mais encore très difficilement et brièvement. Voici cette première communication :

« Benigna, donne-moi de l'eau ; quand ton père rentrera tu lui diras combien j'ai souffert pendant qu'il était à Mèlilla. »

D'accord avec la demoiselle nous résolûmes de répéter l'expérience pendant huit ou dix jours de suite, d'en faire part à son père quand sa faculté serait mieux développée. La demoiselle n'éprouvait aucune répugnance à la chose, au contraire une espèce de curiosité, un quelque chose qu'elle ne définissait pas bien l'intriguait et presque l'amusait car, à chaque communication elle riait de bon cœur tellement elle était surprise de ce qu'elle obtenait !

Enfin il fallait le dire à papa qui n'aime pas la plaisanterie, surtout en ce qui concerne les trépassés ! Enfin papa ne croit pas, mais il consent à monter chez nous pour observer ce qui se produit avec sa fille. Nous n'en demandions pas d'avantage. Je suis d'avis que la foi, chez ceux qui ne savent rien du spiritisme, ne fait rien à la chose et qu'il faut se contenter de la bonne foi, ce qui est le plus important.

Je vois encore le lieutenant, lors de sa première visite, son air embarrassé, comme quelqu'un qui se dit à part : « Je ne comprends pas bien ce que je viens faire ici ! ». Nous commençâmes la séance par la prière et la demoiselle, un crayon à la main écrivit sous la dictée de l'esprit de sa mère ; le lieutenant faisait des questions à sa femme, elle répondait à tout et son émotion était grande, tout en faisant des efforts pour ne pas la montrer.

Notre homme fortement ébranlé, trouvait la chose extraordinaire ; il dit froidement : « Si cela est vrai, il n'y a rien au monde de plus beau ! »

L'écriture est purement mécanique, la demoiselle laisse marcher son bras et ne regarde pas même son papier. Nos séances se sont continuées tous les jours, à la même heure, puis ce sont des surprises pour notre ami, car des camarades de l'armée, morts depuis deux ou trois ans et auxquels il ne pensait plus, se communiquent spontanément avec des détails connus de lui seul !

L'un d'eux, celui qui fut son capitaine, l'autre un musicien, sont devenus familiers du groupe et ne manquent pas de venir à toutes nos séances ; le dernier surtout est d'une gaité extraordinaire, il a des réparties impayables.

Enfin la chose s'ébruita un peu dans le voisinage, on voulut voir et je regimbai car je veux qu'on lise avant de venir aux séances ; bref je suis battu, on me promet très formellement qu'on sera bien sage, bien sérieux.

Un autre lieutenant, ami du précédent, veut essayer d'écrire et le voici avec son crayon à la main qui marche presque immédiatement ; il en éprouve un peu de terreur et il veut résister à la force qui entraîne son bras, il y met tellement d'opposition qu'enfin la communication est interrompue.

Il ne sait pas ce qu'il vient de barbouiller sur le papier et il lit ; c'est son père qui se communique à lui, voici la teneur de cette première communication : « Grâce à Dieu ! Enfin tu consens à m'entendre mon fils chéri, enfant adoré ! Tu le sais bien que tu es celui que j'aime le plus au monde, quoique tu ne le mérites guère ! »

Vous pouvez vous figurer l'ahurissement de ce nouveau médium. Il continue pendant quelques jours à assister aux séances, se développe rapidement et ma nièce en se communiquant par lui, annonça qu'il était médium photographe ! Malheureusement nous n'avons pu encore faire ces expériences, car des obligations de service l'obligent à nous quitter pour quelque temps ; quand il reviendra nous essaierons la chose.

Aux séances suivantes j'ai développé deux autres médiums, ce sont deux jeunes hommes de 18 à 20 ans ; ce dernier a pris peur, imbu des préjugés catholiques, il croit que c'est le diable et il ne veut plus pratiquer ; le plus jeune est très sérieux, très constant, tout promet qu'il sera un médium des plus extraordinaires si aucun imprévu ne vient démolir les fondements de notre édifice.

Je n'en finirais plus si j'avais à entrer dans tous les détails pourtant bien intéressants, mais je dois me borner et vous donner, maintenant que le groupe est fondé, le plus important de nos séances, et l'ordre dans lequel les phénomènes se produisent.

Nos deux médiums, sur lesquels nous pouvons donc le plus compter sont la jeune fille du lieutenant et le jeune homme de 18 ans, un voisin aussi. Tous les deux sont médiums écrivains mécaniques et parlants ; les Esprits s'emparent provisoirement de leurs corps et se manifestent comme s'ils étaient vivants. Dans cet état il se produit un fait bien curieux, il arrive que les Esprits bandent les yeux à leurs médiums (bien bandés, je vous prie de le croire), nous demandent de leur écrire nos questions sur le papier, ce que nous faisons, puis, tranquillement assis autour de la table, ils lisent le plus sérieusement du monde et y répondent en une écriture irréprochable, souvent d'une calligraphie admirable.

Quand je vois ces choses-là, ce que les prétendus savants prétendent expliquer par transmission de pensée et autres balivernes, je ne puis m'em-

pêcher de dire : Pauvres savants que vous êtes à plaindre ! — Donc, dans cet état, les yeux toujours bandés, les deux médiums sont en possession un beau soir de séance, l'un, la jeune fille de l'esprit du capitaine, et le jeune homme de celui du musicien ; notre ami le lieutenant, ce soir-là, arrivait juste à l'heure de la séance, il était de service et en grand uniforme.

Aussitôt le capitaine le dépouille de son vêtement, de son képi et de son sabre et en habille le musicien qui est en possession du corps du jeune homme, puis commence une scène fameuse.

Après le salut d'ordonnance, commandé par le capitaine, notre jeune homme en costume de lieutenant, a en main l'épée, le capitaine (1) le fourreau ; entre tous les deux a lieu un combat à l'escrime, ils se fendent et se pourfendent dans les règles les plus parfaites.

Je voulus m'interposer pour mettre au moins un bouchon à la pointe de l'épée, par crainte d'accident, mais le capitaine m'arrêta court et me disant gentiment : ne craignez rien les Esprits savent leur devoir et ne feront pas de mal. Malgré ces paroles rassurantes nous avions tous un peu la frousse, car nous craignions pour la jeune fille ; rien de désagréable n'arriva. Le combat cessa par la défaite du lieutenant improvisé. Puis, ces esprits qui sont infatigables font danser les dames et les messieurs assistants qui se tordent et qui s'essoufflent, tandis que les Esprits restent frais et dispos comme si rien n'était ! Il faut les supplier de cesser, on leur demande grâce, on n'en peut plus.

Nos séances deviennent de plus en plus intéressantes ; nos guides spirituels ont soin aussi qu'elles soient profitables aux Esprits souffrants et ils en font venir deux, trois ou quatre par séance ; c'est le lieutenant, maintenant bien convaincu, qui tient à les moraliser.

Nous avons eu ainsi, reproduite chez nous, la terrible scène de la fusillade des six malheureux de Monjuïc, c'était à fendre l'âme ; l'un d'eux, Sabat, en possession d'un médium était par terre, immobile, et rien ne le faisait se mouvoir ni parler ; enfin je suppliai Dieu de pénétrer ce malheureux frère de sa clarté divine et tout à coup, se redressant, la figure transfigurée, pleine d'une bonté immense, il m'embrassa avec une effusion que je n'oublierai jamais plus, tellement sa reconnaissance et sa joie étaient grandes.

On nous promet la matérialisation d'Esprits, c'est surtout la dame du lieutenant qui tient à se faire visible pour son mari ; la brave dame fait des efforts inouïs à cette fin, la chose n'a pas encore été possible, mais on nous

(1) Prenez note que ni le jeune homme ni la demoiselle ne connaissent le moindre élément d'escrime.

promet la réussite. En attendant, nous avons eu une fameuse surprise le 26 mai dernier ; après nous avoir fait éteindre la lampe, une grande clarté illumina une pièce voisine ; au même instant le médium, jeune homme, tombait par terre tout d'une pièce, inerte ; on nous dit que c'était un apport.

Je vous avouerai que je fus d'abord méfiant, mais nous avons eu depuis deux autres apports, un le 30 mai, qui fut offert à son mari par la dame du lieutenant, c'était un œillet splendide et de toute fraîcheur ; puis un autre apport pour nous, le 1^{er} juin, et ceci dans les règles les plus sévères de contrôle (1). Maintenant il nous est promis un apport par ma mère, exclusivement pour moi, aujourd'hui.

Un autre pour le lieutenant mercredi prochain, et enfin pour vendredi, un autre pour M. le vicomte Torres Solanot, le propagateur zélé, l'infatigable érudit et savant distingué, d'une modestie admirable malgré cela, qui assiste à nos séances, car elles l'intéressent beaucoup (en sa qualité de président du *Centro Barcelonès*, il est le directeur de la Revue spirite de Barcelone), afin qu'il eût un souvenir du groupe Mercédès (c'est ainsi que nous avons baptisé notre groupe, en reconnaissance du premier Esprit qui s'est communiqué, celui qui fut la dame du lieutenant).

Je dois ajouter à tout ce qui précède que la jeune fille, depuis la mort de sa mère tombait quinze ou vingt fois par jour en attaques qui la laissaient exténués ; depuis qu'elle est médium tout cela a disparu, et ce n'est pas un mince avantage.

On nous promet beaucoup, jusqu'ici nous n'avons pas été déçus, bien au contraire ; comme tout fait prévoir de grandes choses, je vous tiendrai au courant. Pour les futurs apports devant des hommes de science, nous espérons obtenir des Esprits de les déposer dans une caisse qui, après avoir été vérifiée par tous, comme ne contenant rien, sera scellée puis ouverte pour en retirer l'apport. Nous ferons des procès-verbaux que tout le monde signera.

Notre médium masculin a eu la vision des apports et comment ils se produisent, ceci et d'autres sérieuses informations feront l'objet d'un autre courrier ; je me hâte d'envoyer celui-ci dans le cas où vous voudriez l'utiliser pour la plus prochaine *Revue*.

A vous cher M. Leymarie, et à votre famille, nos meilleurs sentiments fraternels.

Joseph L. MARIS.

(1) 1^{er} apport : feu de bengale ; 2^e : un œillet ; 3^e : un coussinet en soie, pour épingles, d'une délicatesse extrême.

LE DORMEUR DE DORLISHEIM

Dans l'avant-dernier numéro des *Psychische Studien* nous lisons le compte rendu complet du procès intenté à *Gottfried Jost*, dit le « Dormeur de Dorlisheim ».

Ce procès a vivement passionné la contrée environnante ; son issue défavorable pour l'accusé, victime d'une cabale de médecins et de magistrats, a soulevé de nombreuses protestations parmi les habitants de cette partie de l'Alsace.

Le 8 mars, le *Journal des Débats* publiait un article dont voici l'essence : « Il existe à Dorlisheim, en Alsace, un voyant nommé Jost, considéré par les paysans comme un bienfaiteur, et par les médecins de la Faculté de Strasbourg comme un méprisable et dangereux concurrent.

« Ce n'est point pour les paysans seulement que Jost est un objet d'admiration. On est venu à lui de tous les pays d'Europe et même d'Amérique ; des dames de la haute société de Strasbourg, des officiers de la garnison et le gouverneur lui-même, le lieutenant général Bergmann ont éprouvé l'effet de ses passes magnétiques et de ses visions.

La lutte de Jost contre la Faculté de médecine de Strasbourg dure depuis dix ans. On l'a fait condamner pour exercice illégal de la médecine et sa réputation s'en est encore accrue. On le poursuit maintenant pour escroquerie, devant le tribunal de Saverne.

« Or, le tribunal de Saverne l'a condamné à un an et quatre mois de prison, et à une amende de 900 marks. Les considérants sur lesquels ce jugement se base, sont d'une manifeste puérilité ; par exemple, l'accusé aurait fait valoir pour sa défense, des arguments qui sont en contradiction avec le sens commun, ainsi qu'avec les lois physiques et psychologiques ; Jost ne se serait pas trouvé dans un vrai état de somnambulisme, etc. »

Pour la partie scientifique des débats, le défenseur de Jost a produit entre autres, le témoignage du professeur *Bernheim*, de Nancy.

Détail curieux : c'est à Paris que Jost a fait ses débuts. Il y est venu en 1867 comme apprenti tailleur. Il s'intéressait déjà aux questions de magnétisme et le docteur Desjardins, lui trouva un tempérament fait exprès pour ses expériences, il l'employa jusqu'à la guerre, comme médium.

LE SPIRITISME DE M. STILLING

Par J. T. DODGE.

On croit généralement que les phénomènes du spiritualisme moderne ont commencé à Hydesville, près de Rochester, en 1848, mais un examen du livre intitulé « Théorie de la Pneumatologie, écrit en allemand, en 1806, par le Dr Jung Stilling, et publié à Londres en 1834, jette la lumière sur ce sujet difficile.

Son objet principal était, avant tout, la réfutation du système matérialiste et prouver l'existence de phénomènes surnaturels, à l'aide de témoignages modernes dignes de foi et démontrer l'âme après la mort du corps.

Les capacités du docteur n'étaient pas des plus grandes pour cette tâche, car malgré son profond savoir, c'était un philosophe idéaliste qui prétendait que l'espace et le temps sont simplement des formes d'idées, sans existence objective et par suite, toute matière et tout mouvement dans l'univers sont des idéalismes sans réalité.

Il est inutile de présenter ses arguments pour le soutien de sa théorie qui n'est qu'une spéculation.

En religion il était orthodoxe, croyant à l'inspiration et à l'infailibilité de l'écriture ; cependant, et malgré ces entraves appliquées aux opérations de son intelligence, il croyait que la révélation divine et l'expérience individuelle enseignaient que les êtres du monde invisible et Dieu lui-même s'étaient manifestés aux hommes et exerçaient une action dans le monde visible.

Quoique croyant à l'autorité de la bible, il est bien rare qu'il en cite un texte, mais il présente une suite de faits qu'il considère incontestables et se liant au magnétisme, duquel il déduit l'existence de corps spirituels lumineux, ou âmes humaines. « Ces phénomènes, » dit-il, « prouvent que « l'âme humaine n'a besoin du corps animal grossier que pendant la vie « terrestre, durant laquelle l'homme doit nécessairement être en rapport « avec le monde matériel, et agir sur d'autres corps, de près ou à distance « d'une manière plus parfaite. ».

Il considère les phénomènes magnétiques comme des signes de maladie, et non comme un mode de révélation divine.

Au sujet des apparitions, il dit que le genre d'apparition le plus élevé, a son principe dans la nature humaine, ainsi que l'apparition d'une personne vivante dans un endroit éloigné de son corps ; il appuie cette déclaration sur une série de faits qu'il considère comme entièrement croyables.

C'est une vérité évidente et bien établie dit-il, qu'il existe dans le corps

humain un autre corps subtil, éthéré et lumineux, enveloppe de la partie immortelle de l'Esprit rationnel qui, on ne peut le nier, se manifeste par le magnétisme, possédant sympathie et antipathie et pouvant agir de différentes manières.

L'âme humaine peut se rendre visible de deux manières : 1^o en puisant dans l'atmosphère des substances atmosphériques pour en former un corps semblable au sien ; 2^o en se mettant en rapport avec la personne à laquelle l'âme désire se montrer.

Dans le premier cas, l'esprit peut être vu de tout le monde, chacun peut constater que l'apparition n'est pas un être matériel, mais un esprit ; dans le second cas, l'esprit n'est visible que pour la personne avec laquelle il est en rapport.

Stilling croyait non seulement à l'apparition de personnes vivantes, mais aussi à l'apparition des morts ; il cite longuement un livre publié en 1758 intitulé « *True narrative of a spirit* », dont il garantit l'exactitude.

Il conclut de ce récit, et de plusieurs autres, que les Esprits changent de corps éthéré, à chaque degré d'ascension ou de descente ; qu'ils sont brillants ou obscurs, selon qu'ils sont bons ou mauvais.

Dans ce qu'il intitule « *abrégé de ses conclusions* », il réitère son idéalisme et réaffirme sa désapprobation en fait de tentatives pour entrer en relation avec le monde des esprits, ou de chercher à développer la faculté médianimique (il l'appelle *faculté de pressentiment*) pour connaître l'avenir.

Il expose aussi ses idées sur la nature et la condition des Esprits dans les termes suivants :

« L'atmosphère est remplie de mauvais Esprits et d'autres qui sont relativement bons ; les premiers sont alertes à tromper les hommes sous le masque d'un ange de lumière, et les seconds se trompent eux-mêmes.

« L'éther illimité qui remplit l'espace de notre système solaire est l'élément dans lequel les Esprits vivent et se meuvent ; l'atmosphère est le lieu d'habitation des anges déchus, et de ceux qui meurent sans se convertir. Chacun a un ou plusieurs anges gardiens qui l'entourent, ce sont de bons anges et peut être aussi les âmes d'hommes pieux.

« Les enfants sont assistés par de bons Esprits, mais s'ils inclinent au mal, en grandissant, les mauvais Esprits sont libres de s'approcher d'eux .»

On voit, par ce qui précède, qu'il y a peu de nouveau dans le spiritualisme moderne âgé de quarante-six ans ; les phénomènes psychiques ont été nombreux, mais la philosophie a fait peu de progrès, et si Stilling n'avait pas été dominé par les dogmes théologiques il serait presque d'accord avec le spiritualisme d'aujourd'hui.

Signé : S. T. DODGE.

Cher Monsieur Leymarie,

Je vous envoie cet article pour vous faire connaître le livre du Dr Stilling, s'il vous est inconnu. Je vous indique aussi un livre ou recueil d'apparitions authentiques, compilé par une dame Catherine Coowe, intitulé « *The dark side of nature* » (Le côté obscur de la nature). Ce livre fut publié à Londres en 1846.

Tout à vous avec mes meilleurs sentiments.

E. P. BLOCHE.

SÉANCES D'EUSAPIA PALADINO A NAPLES

Par le professeur WAGNER.

(Voir pages 294-296, *Revue* de mai 1894.)

Sur une autre table, à côté, il y avait une lampe allumée ; sur celle que nous occupions brûlait une bougie marquée par un écran rouge. Mais, John King nous demanda, dès le commencement de la séance, de diminuer la lumière, de sorte que nous dûmes éteindre la lampe, et placer la bougie sur l'autre table.

Quelques minutes après, la table se mit en mouvement ; elle se balançait et s'élevait par le bout opposé à celui où se tenait le médium. Nous nous aperçûmes que la table était très incommode pour les expériences, ce qui, d'ailleurs, nous fut confirmé par l'esprit guide. Nous la remplaçâmes donc par une table de jeu qui se trouvait dans la chambre voisine.

Cette table s'éleva complètement en l'air ; mais le professeur K... ne pouvait pas observer les pieds d'Eusapia, bien qu'il tint ses pieds sur ceux du médium, tout le temps ; il dit n'avoir pu les contrôler d'une manière absolue ; de plus la situation occupée par Eusapia, sur le côté court de la table, ne lui inspirait aucune confiance.

Je proposai de prendre une petite table dont les trois pieds s'écartaient largement. Ces changements continuels et le désaccord qui régnait dans la compagnie eurent pour résultat d'empêcher le développement des phénomènes. Enfin, Eusapia, impatientée et semblant comprendre vaguement ce que l'on disait, se leva, contrariée de notre incrédulité, saisit la main du professeur K... en lui disant : « Quand donc, les véritables expérimentateurs se contenteront-ils d'avoir un milieu homogène, sans l'intrusion d'un étranger qui modifie tout, voulant soumettre le phénomène à ses caprices ?

« Vous ne voulez pas croire ? Eh bien, vous allez voir une manifestation médiumnique et vous serez convaincu. »

Elle le conduisit vers la porte du balcon, dont les volets étaient fermés, à proximité de l'endroit où nous étions assis, plia sa main de la manière dont

on tient un crayon ou une plume, et l'appuya contre la porte. Après quelques secondes, le professeur K... commença à tracer quelque chose sur la porte, avec sa main qui était tenue par celle d'Eusapia ; quand il eut fait un trait assez long, Eusapia lui dit : « Prenez la bougie et regardez ».

Nous nous approchâmes avec la bougie, et nous aperçûmes un trait fait avec un crayon sur la porte, peinte en blanc ; c'était un dessein ressemblant à la lettre C.

Cette ligne se dirigeait d'abord en haut, et décrivait une courbe abrupte, pour descendre, à l'endroit de la courbe inférieure de la lettre C ; là se détachait une autre ligne dans la direction gauche, faite comme par un doigt noirci avec une mine. Il est évident que ces deux lignes avaient été tracées, ou en deux fois, ou bien, simultanément, par deux mains.

Je demandai au professeur K... ce qu'il en pensait : — « La porte — dit-il — n'a pas été examinée au préalable. Il se peut que le dessein s'y trouvât déjà. »

J'émis un doute, quant à la possibilité, pour Eusapia, d'avoir pu trouver cette marque dans la demi-obscurité, de s'en être servie pour simuler un phénomène médiumnique.

De l'avis du professeur K..., ce phénomène s'explique très simplement : Sur la porte, il y avait une marque qu'Eusapia avait vue. Elle avait passé le doigt du professeur K... sur ce trait, et ce doigt, noirci par la mine, aurait tracé la ligne supplémentaire. Cette supposition pourrait être appuyée par ce fait que la ligne tracée au doigt efface plus bas la prolongation de la ligne au crayon, qui se termine par un trait descendant.

Néanmoins, il est difficile d'admettre que le doigt du professeur K..., conduit par la main d'Eusapia, ait suivi une ligne tracée d'avance pour la quitter à l'endroit indiquée.

Lorsque nous eûmes communiqué cette opinion à Eusapia, elle nous pria d'examiner l'autre battant de la porte. Nous n'y trouvâmes absolument rien. Alors elle me prit la main comme elle l'avait fait avec le professeur K..., l'appliqua à cette autre moitié de la porte. J'attendis quelques secondes et ma main, guidée par celle du médium, se mit à se mouvoir, puis elle s'arrêta, descendit abruptement, d'un trait, et fit un mouvement brusque juste au bas du panneau. J'enlevai ma main et aperçus, à l'endroit même où le mouvement brusque s'était fait, une ligne nettement marquée au crayon, imitant la forme de la lettre C.

Je questionnai de nouveau le professeur K... pour savoir son avis. Il me répondit, en faisant observer que la ligne n'était pas tracée à l'endroit où nos mains avaient été appliquées, mais beaucoup plus bas.

Je me demande alors : par qui et à quel moment cette ligne a-t-elle été

tracée? Les négateurs, si absurde que ce soit, trouvent une réponse à tout.

Je m'abstiens, pour le moment, d'entrer dans les détails de l'explication de ce phénomène, pour reprendre le compte rendu de la séance.

Le professeur K..., manifestait clairement son incrédulité à l'endroit des manifestations médiumniques, et sa méfiance à l'égard du médium. Afin de mieux triompher de ses doutes, je lui proposai, aussi bien qu'au Dr B., de s'éloigner pour quelque temps, jusqu'à ce que les manifestations prissent un certain développement. Ils y consentirent volontiers.

La séance continua comme ci-devant. La petite table s'élevait en l'air, à la hauteur d'environ un pied. Ma femme pria Eusapia de se placer de côté, et de mettre ses deux pieds sur une autre chaise. Le soulèvement de la table se produisit très bien dans ces conditions. Alors j'invitai le professeur K... à entrer pour observer le phénomène. Les manifestations continuèrent à se produire en sa présence. Il se tenait à une certaine distance de la table, auprès d'Eusapia, et quand la table se fut élevée dans l'espace, ma femme pria le professeur de s'assurer qu'elle se tenait réellement suspendue dans l'air. Malgré cela, il ne se tint pas toujours pour convaincu, parce que, disait-il, les pieds de la table étaient enveloppés dans la robe d'Eusapia. Il avait remarqué que les pieds du médium, posés sur la chaise, remuaient, et que pendant que le phénomène se produisait, l'un ou l'autre de ses pieds disparaissait.

Cette circonstance lui a naturellement paru suspecte ; il faut bien cependant avouer qu'alors même que les deux pieds d'Eusapia auraient disparu de la chaise en même temps, il lui eût été impossible de soulever la table et de la tenir en l'air. (A Milan, en 1872, les savants investigateurs avaient remarqué ce fait du gonflement de la robe d'Eusapia, malgré elle, mode dont se servent les Esprits et qui n'infirme pas la réalité, sans trucs, du phénomène.)

Je dois faire remarquer que, pendant les déplacements de la table, la robe d'Eusapia se gonfle et adhère aux pieds de la table, et même les entoure ; pendant ce temps ses mains et ses pieds sont rigoureusement surveillés par des voisins. Au point de vue médiumnique, ce phénomène s'explique facilement par les fluides émanant du corps du médium et qui se matérialisent. Mais au point de vue du « bon sens », c'est-à-dire, d'après les idées matérialistes, il faut, pour l'expliquer, avoir recours à des combinaisons compliquées, par exemple : des ressorts dissimulés sous les jupes du médium, qui jouent pendant que le phénomène s'opère. C'est probablement à cette conclusion que le professeur K... est arrivé, bien qu'il eût

déclaré que son seul désir était de constater les faits sans se livrer à aucune conjecture improvisée.

La manifestation dont je viens de faire le récit fut la dernière que le professeur K... a observée. Les phénomènes continuèrent à se produire, mais il se leva brusquement et partit sans prendre congé.

Ce procédé étrange doit être mis sur le compte de l'extrême irritation du savant sceptique qui se sentait enfermé dans ce dilemme : admettre que les phénomènes dont il avait été témoin ont une puissance telle qu'ils devaient convertir tous ceux qui se décidaient à les voir en face, ou bien supposer que ce n'étaient que des tours de passe-passe auxquels il est inutile et stupide de s'arrêter.

Cette deuxième alternative se présentait à son esprit comme la plus probable, semble-t-il ; c'est pourquoi il a préféré fuir la tentation.

Pour la défense de mon collègue, je dois dire que cette collision d'opinions diamétralement opposées, a revêtu un caractère aussi cassant, par ma propre faute. J'avais lu la description que le professeur K... a publiée des expériences que j'avais faites avec S... Pendant plusieurs soirées, j'étais assis avec M. K..., à la même petite table qui a servi à nos séances avec Eusapia Paladino. La table avait fait des mouvements, s'était inclinée et avait répondu à nos questions. M. K... s'était vivement intéressé à nos expériences, m'avait déclaré à plusieurs reprises qu'il aurait voulu être témoin de manifestations d'un ordre plus élevé avec un médium très puissant.

Eusapia Paladino me semblant répondre à ce désir, quelques jours avant notre expérience, je fis lire au professeur K... le compte rendu des séances qu'eurent avec Eusapia les savants réunis à Milan. Je croyais que le témoignage de savants aussi distingués que Schiaparelli, Lombroso, Richet et autres, serait suffisant pour établir l'authenticité des phénomènes qui se sont produits, mais je me suis trompé ; tout cela s'est évanoui, à la vue de la jupe d'Eusapia, adhérent aux pieds de la table. Je suis tout de même persuadé que ce fait n'aurait pas impressionné mon collègue au même point, si je ne lui avais pas demandé cette question : « Croyez-vous maintenant que la table peut se soulever dans l'espace ? » Je lui posai cette question en présence de tierces personnes, entr'autres devant le D^r Bruge, savant très sceptique.

Inde ira. Ce fut le commencement d'un scepticisme haineux, en regard des phénomènes médiumniques, un scepticisme peut-être irréconciliable.

Je sentais bien que, dans cette collision d'opinions, j'étais également ému, et que je ne pouvais par conséquent, me livrer à des observations objectives, de sang-froid. Par conséquent la séance prit fin.

Eusapia, à la vue de cette incrédulité de la part de mon camarade, se contenta de dire simplement : « Son temps n'est pas encore venu. »

En effet, un homme qui ne ressent pas le besoin d'une autre conception du monde, s'accommode facilement avec les théories du matérialisme néantiste. Il aurait même la conscience moins calme, en sachant qu'il est entouré de choses appartenant à une autre existence, soumises à des lois inconnues et qui lui imposent d'autres obligations.

Lelendemain de la séance, je me rendis chez le professeur K..., et le priai de m'excuser d'avoir voulu l'obliger à capituler devant mon opinion personnelle. Je lui dis que le surlendemain, il y aurait une autre séance avec Eusapia, et que je serais heureux qu'il consentît à y assister. Il ne répondit pas à mon invitation, et lorsque, au cours de la séance, quand les phénomènes eurent pris un développement considérable, j'entrai chez lui pour réitérer ma proposition, il me répondit sèchement : « Je n'en ai aucune envie. »

La troisième séance avec Eusapia Paladino eut lieu le 5 mars, un dimanche. Elle se tint dans un petit cercle d'intimes : l'assistance se composait de ma femme, de moi et de Mme P... Nous plaçâmes une petite lampe sur une table à côté, derrière un écran. La table qui servait aux expériences était carrée, en bois blanc, la même que nous avions employée à la précédente, chez Mme P... La lumière de la lampe était suffisante pour éclairer tous les objets qui se trouvaient dans la chambre, au plafond très élevé. Il nous a fallu, cependant, sur la demande de John King, diminuer la lumière, en éloignant la lampe jusque dans la pièce voisine ; nous la déposâmes sur le plancher et baissâmes la portière à moitié. Le jour était très faible comme cela, mais en s'y habituant, nous pouvions néanmoins voir tous les objets.

La table avait déjà commencé ses mouvements avant que la lampe ne fût éloignée.

J'installai Eusapia sur le côté long de la table, de manière que sa robe et ses jupes ne puissent toucher ni à ses pieds, ni au meuble.

Dans ces conditions la table bougeait, se penchait, se relevait ; il était clair que les pieds d'Eusapia ne prenaient aucune part à ces mouvements, j'étais assis à sa gauche, ma femme à sa droite et Mme P... en face d'elle, nos mains à tous se touchaient.

(A suivre.)

MANIFESTATIONS PHYSIQUES A OSTENDE

Cher Monsieur Leymarie : Je crois bien faire en vous annonçant nos progrès en manifestations physiques.

Mardi soir, à peine avions-nous éteint le gaz que le médium Valschaert sentit qu'on lui serrait les jambes, puis qu'on lui touchait les bras. Nous formions la chaîne et le médium se trouvait dans un fauteuil entre le docteur C... et moi. Tout à coup le médium s'éleva. Nous ne lâchons pas les mains; nos bras sont raidis, puis je sentis un léger frottement sur une épaule et le médium lui-même demanda de la lumière. Nous étions, le docteur et moi, debout, la tête du médium était sur l'épaule droite du docteur et ses pieds étaient sur mes deux épaules. Le corps était comme une planche, et les yeux fermés. Des dames qui étaient dans un salon voisin sont venues voir.

Immédiatement après, je ne sais comment, sans nous toucher, sans pression, en pleine lumière, le médium sauta à terre, tourna sur lui-même et en deux tours retomba sur son fauteuil. Il dit alors : éteignez le gaz. Aussitôt un bruit se fait entendre et le médium commande la lumière. Cette fois le médium est couché sur la table; il passe une jambe au-dessus du bec de gaz, se couche tout à fait sur la table en glissant, puis, je ne sais comment, il saute à côté de la table, debout, tourne plusieurs fois sur lui-même et va retomber dans son fauteuil. Alors, en pleine lumière commencent des tours de gymnastique instantanés. La tête est sur le plancher, les pieds et les jambes sur le dossier du fauteuil; un mouvement, la tête est sur le siège, les pieds en l'air, les bras écartés. Après dix minutes de tours de cette espèce le médium dit : nous allons vous faire voir d'autres phénomènes, ne craignez rien, je suis le Dr de Fonhaux, votre ami. Mettez le médium sur le canapé, éteignez le gaz et laissez-le dormir pendant un quart d'heure.

Nous avons eu différentes vues d'esprits de famille, puis une couronne immense en fluide blanc clair s'est montrée vers le plafond, et pendant tout le temps il y avait des roulements de tambour dans les meubles, dans la table et une marche d'escadron au trot. Enfin notre médium auditif, M. Van-herk, a reçu l'avis de terminer la séance.

Le médium s'est frotté les yeux et a déclaré n'avoir jamais été plus frais, plus dispos qu'à son réveil, il ne savait rien de ce qui s'était passé depuis le moment où on lui avait serré les jambes et qu'il s'était senti élevé en l'air. Nous avons eu une admirable communication signée « Esprit de Vérité », nous donnant des conseils et nous parlant de la gravité des communications, etc., etc., en ajoutant : les phénomènes que vous lisez dans les Revues vous paraissent merveilleux, ce n'est rien encore. Vous verrez plus merveilleux encore que cela. Nous sommes donc en bonne voie.

Colonel Dufour.

M. Dufour étant décédé dernièrement, nous reproduisons avec plaisir une de ses lettres de 1883, comme colonel commandant le port d'Ostende.

LES JÉSUITES ET LES MÉDIUMS

L'une des plus importantes questions est abordée en ce moment par les spiritualistes américains ; c'est la cause, ou les causes qui font naître les discordes, les disputes séditeuses, les irrégularités morales qui surgissent quand il s'agit de propagation spiritualiste.

Il est évident que la masse spiritualiste ne discerne pas les causes agissantes, lorsque des adeptes actifs et des médiums tombent irrémédiablement.

Il faudrait passer ces intrigues secrètes et redoutables en revue, pour rendre justice à nos médiums et les traiter comme ils le méritent ; nous ne pouvons entrer dans de longs détails, qui dépasseraient les limites de notre article, mais nous en dirons assez pour faire résonner constamment à l'oreille de beaucoup de médiums et de spiritualistes la note vraie.

C'est un fait bien connu que depuis la naissance du mouvement, les principaux instruments terriens dont se sert le monde des Esprits furent pervertis dans leur nature morale et poussés à commettre des actions qui leur ont donné, non pas seulement à eux, mais aussi à la cause qu'ils représentent, une très mauvaise réputation.

Cette même démoralisation, si perfide, continue toujours ; la publicité est rempli des méfaits des médiums et des absurdités qui viennent de leurs guides.

D'un autre côté, nous voyons la même disposition, la même activité de désagrégation, lorsque se présentent à la tribune, ou dans les journaux, des sujets de discussion qui agitent les esprits, tels que la Réincarnation, la Théosophie, la Science chrétienne, etc., etc.

Cette dissension est également active, lorsqu'il s'agit de réformes économiques et politiques, et lorsqu'on prétend qu'elles font partie du spiritisme moderne.

Tous ces faits complexes et contradictoires ont un objectif ; leur signification est d'une portée d'autant plus subtile à saisir, que le commun des penseurs semble disposé à ne pas l'admettre.

Nous le savons, la mort est un changement physique et chimique qui ne change en rien les inclinations des individus ; le monde des Esprits est habité par les esprits que le monde matériel y déverse. Nous savons aussi que les idées dogmatiques les plus tenaces exercent un grand pouvoir sur leurs partisans désincarnés, et que les recherches philosophiques ne peuvent lutter avec succès contre l'intolérance dogmatique, si cette dernière a toujours de l'influence sur ses fidèles.

Quand le spiritualisme moderne commença à se répandre, la grande oligarchie religieuse de l'hémisphère occidental se moqua, prophétisa la chute prochaine du spiritualisme ; dès qu'il eut pris sa place dans les affaires humaines, cette même oligarchie décida de le gouverner ; c'est là la base du « régime » qui, sur la terre et dans le monde des Esprits, travaille à la destruction du mouvement spiritualiste.

Le bras jésuitique de l'Eglise de Rome a toujours saisi à la gorge la libre pensée et le progrès.

Les missions de cette société sont parfaitement organisées dans le monde des Esprits, activement elles réalisent des intrigues habiles et sagaces pour surprendre et troubler les médiums et modifier leur succès ; cela se renouvelle constamment, cela est visible partout.

Ces esprits de l'espace, délégués des groupes dogmatiques, s'implantent hardiment chez les médiums qui leur laissent libre entrée pour leurs explorations spirituelles ; alors ils s'arrogent le droit de tuteurs paternels et deviennent leurs familiers. C'est à ces funestes influences que nous devons le spiritualisme chrétien et tout ce qu'il peut signifier, ainsi que toutes les autres entraves attachées au navire comme des pieuvres, arrêtant sa marche et sa vitalité, semant les dimensions et les luttes.

Nous en sommes arrivés au point que tout médium dont le guide est un ex-prêtre ou un membre de la Société de Jésus, doit, tant que conseiller, être répudié par tout spiritualiste, jusqu'à ce que le médium soit disposé à se laisser débarrasser de cette influence malfaisante. (Les lignes soulignées sont en italique dans l'original.)

Le seul espoir des médiums en activité, consiste dans ce cri : « *Point de quartier* » quand les Esprits mignons de l'Eglise catholique essayent d'entrer en lice.

Ces Esprits ont toujours contrecarré les entreprises des spiritualistes ; ils ont corrompu nos orateurs avec leurs spéculations et leurs abominables doctrines, et détourné nos médiums de la bonne voie ; ils ont détruit à plusieurs reprises nos sociétés et fait mépriser le spiritualisme ; malgré ces faits, on ne prête aucune attention aux avertissements des hommes de bonne volonté, patients investigateurs qui voient les machinations de ces Esprits et la signification de leurs desseins, qui ont même ôté la vie à ceux qui leur faisaient obstacle.

C'est un fait reconnu, dans le monde des Esprits aussi bien qu'ici-bas, que le règne perpétuel des serviteurs des dogmes dépend de la suppression du pouvoir de raisonner ; le mortel qui *raisonne* n'a pas besoin d'un prêtre.

La défense de penser librement est, pour les églises, la raison majeure de toute objection à n'importe quelle réforme économique.

Ces Esprits surveillent toutes les avenues et se font un marchepied, aussi bien de leurs dupes catholiques que de leurs dupes spiritualistes.

Ce qu'ils craignent, avant tout, c'est que le peuple s'instruise de façon à comprendre à quel esclavage économique et politique il est soumis.

A proportion que le spiritualisme moderne se répand, qu'il est compris et médité pour son immense portée, à proportion doivent marcher de pair les grandes questions d'économie politique et sociale ; si ces réformes faiblissent dans la conscience publique, le spiritualisme dépérit, la gent catholique romaine sur la terre, et celle qui existe dans le monde des Esprits, conduites par les jésuites deviendront le pouvoir absolu; elles construiront à son image une société nouvelle, abâtardie, enchaînée moralement et intellectuellement, un vil troupeau qui mangera la pâtée matérielle sans songer à la nourriture de l'esprit, la seule vraie.

Des menaces ont été faites à des travailleurs éminents, par des Esprits jésuites depuis Loyola (lequel est encore à la tête de l'arche) en les avertissant que s'ils ne changeaient pas leur « *direction* » actuelle, ils seraient éprouvés par des désastres et par la mort.

On pourrait se demander comment il se fait que des personnes vouées à la recherche de la vérité puissent être soumises à un pareil traitement.

Ce ne sont pas des personnes, mais bien des principes bons et mauvais qui sont en lutte ; durant ce procédé d'évolution, le mal s'épuisera de lui-même et deviendra impotent.

Tout ce qu'il est possible de faire, c'est de chasser les esprits ennemis et dogmatiques, à quelque dogme qu'ils appartiennent.

Le médium qui permet à l'un de ces Esprits malfaisants d'exercer la moindre influence sur lui, est un médium perdu pour la cause.

(Traduit du *Light of Truth*, du 10 mars 1894.)

SEANCE SPIRITE A MADON

Mon cher Monsieur Leymarie,

Depuis tout à l'heure un an, outre mes séances habituelles, il y a chez moi des séances spirites qui ne sont pas des plus frappantes, mais qui ont leur utilité, parce qu'elles prouvent, aussi bien que d'autres séances plus brillantes, l'existence d'intelligences occultes. Je vous adresse le compte rendu de ma dernière séance où se sont manifestés des faits un peu diffé-

rents de ceux des séances précédentes dont j'ai rendu compte à un journal de Lyon.

J'étais déjà content de ce qui s'était passé précédemment, mais cette fois les effets obtenus ont été encore plus marqués. J'ose me flatter que vous ferez, avec votre bienveillance habituelle, bon accueil à mon compte rendu qui est bien sec; mes séances sont bien pâles comparées à celles d'Eusapia Paladino, bien insignifiantes et vous racontez dans la *Revue spirite* des faits bien autrement importants et qui ont une bien autre portée; mes séances ont néanmoins ce mérite qu'elles fournissent un nouveau témoignage qui apportera son modeste contingent à la cause de la vérité.

Recevez, mon cher Monsieur Leymarie, l'expression de mes meilleurs sentiments.

H. PELLETIER.

Bien que je critique souvent et vivement les sceptiques, je ne suis pas aussi ennemi du scepticisme qu'on pourrait le croire, je trouve même que parfois il a du bon, mais c'est à la condition qu'il ne sera pas systématique, qu'il ne sera pas inspiré par le parti pris. Malheureusement c'est le scepticisme systématique, le scepticisme de parti pris qui est le plus répandu; ils sont rares les sceptiques éclairés et de bonne foi. Le scepticisme systématique, opiniâtre, flatte davantage la vanité humaine. On affecte ce genre de scepticisme pour se poser, on prend des allures fanfaronnes et pour un peu on affirmerait qu'il fait nuit en plein midi, uniquement pour faire voir qu'on ne croit à rien, pas même à la lumière d'un soleil resplendissant. On ne se doute pas que faire montre d'un scepticisme aussi outré, c'est tout simplement se décerner un brevet de déplorable ignorance. Bien au contraire, l'homme qui ne se hâte pas d'accepter les yeux fermés des faits nouveaux, extraordinaires et qui semblent donner un éclatant démenti aux lois formulées dans les livres de science, fait preuve d'intelligence. Il ne refuse pas d'accepter ces faits si leur réalité lui en est démontrée par son propre témoignage; il les étudie, il les examine sous toutes leurs faces pour tâcher de se rendre compte s'ils sont produits par une cause aveugle ou par une cause intelligente. Procéder ainsi, c'est faire preuve d'un scepticisme éclairé toujours tout prêt à s'incliner devant l'évidence, à rendre hommage à la vérité. C'est ce genre de scepticisme que j'ai adopté et qui m'a permis de m'assurer de ce qui est réellement, et c'est pour m'assurer de ce qui est réellement que depuis près de dix ans, je me suis livré à des expériences faites régulièrement. J'ai eu la preuve sans cesse renouvelée, toujours multipliée que ce qu'on appelle magie, surnaturel, miracles, science occulte, repose sur des faits réels et que les thaumaturges qui professent la magie sont de véritables savants plus sérieusement savants que nos savants offi-

ciels, parce que leur science pénètre plus profondément dans les mystères de la nature. Ils ne se contentent pas de rester en deçà des bornes du monde physique, ils vont au delà, ils empiètent sur le domaine de l'invisible et de l'intangible. Je n'ai jamais douté des faits sur lesquels repose ce qu'on appelle le spiritisme, j'ai douté seulement que ces faits fussent produits par une cause intelligente, par des esprits, je les ai considérés plutôt comme des effets résultant de la projection d'une force aveugle, appelée force psychique, émanée du corps de certaines personnes, spécialement organisées et qui en ont en surabondance. Des séances spirites qui ont eu lieu chez moi, sous la direction d'un jeune magnétiseur, je dirai même d'un jeune thaumaturge très intelligent, M. Cossel, m'ont fait toucher pour ainsi dire du doigt, la réalité et ont fait évanouir mon scepticisme. Je rendrai compte d'une de ces séances pendant laquelle aucun fait remarquable, aucun fait nouveau n'a eu lieu, mais qui, selon moi, fournit la preuve évidente et indubitable qu'il existe des intelligences occultes qui, de temps en temps, lorsqu'elles le jugent à propos, interviennent dans nos expériences pour nous démontrer la réalité du monde invisible. On ne les voit pas, mais l'intelligence dont leurs actes portent l'empreinte, nous force de reconnaître leur existence.

Je n'avais à cette séance d'autres médiums que mes sujets habituels, ils se sont assis autour du guéridon, théâtre de mes expériences ordinaires, et se tenaient par la main faisant la chaîne à une faible distance, vingt centimètres environ du plateau du guéridon. Leurs pieds étaient placés derrière leurs sièges, les messieurs se tenaient à califourchon sur leurs chaises. Pendant près d'une heure, il ne se passa rien qui méritât d'être mentionné. Quelques craquements dans le pied du guéridon, des mouvements ondulatoires de ce même guéridon, des craquements dans les murs, quelques légers coups dans les solives du plafond, voilà tout. Dans les séances spirites précédentes il s'était produit des phénomènes beaucoup plus marqués dans la première heure. En présence de cette insignifiance des manifestations de la force psychique dans lesquelles nous ne remarquions pas la plus petite trace d'intelligence, nous fûmes découragés et nous étions sur le point de rompre la chaîne et de nous lever. Un scrupule nous arrêta.

Cependant nous avons entrepris la séance pour étudier, pour nous instruire, et on ne peut s'instruire quand on se laisse dominer par l'impatience et le découragement, et qu'on manque de ténacité et de persévérance. Nous résolûmes de dépenser encore une demi-heure ; la demi-heure était près de s'écouler et nous voulions définitivement nous retirer, lorsque le guéridon s'éleva tout à coup à hauteur d'homme, puis retomba. Nous

attendîmes ; le guéridon s'éleva de nouveau à hauteur d'homme, puis retomba et cela eut lieu plusieurs fois de suite. Une dernière fois, ce même guéridon s'éleva plus haut encore, retomba avec fracas et se brisa en deux. Peu après, nous étions à peine revenus de l'émotion causée par le bris du guéridon, lorsqu'une dame, une voisine qui faisait partie de la chaîne, s'écria : « Ah ! mon Dieu ! je n'ai plus mon tablier. » En effet son tablier avait été dénoué, puis lancé au-dessus de têtes des sujets ; il était tombé dans un coin de la chambre. Un autre sujet se sentit arracher la casquette qu'il avait sur la tête et l'espiègle casquette alla coiffer la pointe du pied de son vis-à-vis. Les invisibles ne bornèrent pas là leurs mauvaises plaisanteries. Le voisin de l'homme à la casquette sentit que la chaise sur laquelle il était assis se retirait sous lui, il fit tous ses efforts pour l'empêcher de se dérober mais ce fut en vain, au moment où il se croyait solidement rivé sur elle elle lui échappa et il tomba par terre, tandis que la chaise tombait plus loin. Ce fut par ce dernier incident qui fit beaucoup rire les voisins de la victime que se termina la séance.

Je croirais volontiers que le guéridon qui s'éleva plusieurs fois à hauteur d'homme pour retomber ensuite, était mu par une force aveugle, par la simple force psychique, mais je ne puis dire la même chose en ce qui concerne et le tablier dénoué furtivement, et jeté dans un coin de la chambre à la vue des assistants, et la casquette qui déserte la tête de son légitime propriétaire pour aller coiffer le bout du pied d'une autre personne, et la chaise qui abandonne la personne qui se cramponnait à elle pour la laisser rouler brusquement à terre.

Mon scepticisme ne peut résister à ces trois faits, et il demeure évident pour moi qu'une intelligence occulte et facétieuse a mis à profit la somme de force psychique émanée du corps de mes sujets pour pouvoir se permettre ces espiègleries. Il y a des esprits invisibles qui, lorsqu'ils jugent que les conditions se trouvent réunies, profitent des ténèbres — la chambre où se tenait la séance était dans une demi-obscurité — pour se manifester, c'est de la dernière évidence pour moi.

La science spirite ne repose pas sur des apparences ou des chimères, elle repose sur la vérité, sur des faits réels qui frappent nos yeux ; depuis plusieurs séances j'en ai la preuve incontestable, selon moi.

CHANSONS ET RÉCITS DE LA MER

Préface de PIERRE LOTI.

Celui qui, dans les ports de mer ou sur un navire, a réussi à bien comprendre la vie du matelot, son génie spécial, son accent brusque mais franc

et loyal, son existence intime de famille peut seul le peindre avec vérité, rendre son argot simple et droit, honnête, et ses éisions qui accentuent l'expression imagée, véritables tableaux colorés d'une vigueur étrange, qui émeuvent profondément.

Yann Nibor, marin lui-même, a vécu avec eux ; il en a l'esprit, le sentiment, la vie intense, et comme il a su apprécier et sentir ce monde dévoué, généreux, pétri de sacrifices, ses chants expriment bien la bonne senteur du goudron, la tempête qui bat son plein, les délicatesses, les rêves, les pitiés de ces rudes héros trop peu appréciés, spirituels, drôles et sains dans leur abnégation.

Il faut les lui entendre chanter ou dire, ces chants, poésies naturalistes et sublimes que son geste accentue vivement, que sa voix, un peu rauque, forte et attendrie, lance avec une vigueur ou une douceur étrange, originale, qui donne la chair de poule à qui sait entendre et comprendre.

Le chant que Yann Nibor a composé, va si bien dans sa petite mélodie à cette grande poésie de la mer que seul il sait si bien rendre, et qu'on retient en étant sous le charme. Les artistes et le grand monde parisien ne se lassent point d'entendre ce rude poète, à la naïveté barbare et sainte comme la vérité vraie.

C'est pour ces causes que nous donnons les trois chants qui suivent, espérant que chaque lecteur intelligent voudra coopérer à une bonne œuvre, robuste, qui aide à chasser les malpropretés des cafés chantants, en achetant les trente-trois premiers chants de Yann Nibor.

Nous lui payons ici à peine notre dette de reconnaissance, car nous avons singulièrement été ému par ce maître poète, par ce marin chanteur inspiré quoique abrupte, qui vous prend l'âme.

P.-G. LEYMARIE.

Un vol. avec préface de Pierre Loti, l'académicien, 3 fr. 50.

LES ALBATROS

Au Cap Horn, par un grand coup d' vent,
On saillait malgré nous d' l'avant.

La frégate, avec son p'tit foc,
Attrapait ses trois nœuds au loch,

Quand l' patron du canot-major
Hissé sous les palans d' bâbord,

En rentrant d' venir l'amarrer,
Par un paquet d' mer fut enl'vé.

L'homme de boué' coupit aussitôt
L' bout d' filin qui la t'nait en haut,

Et la grand' boué' dans l'eau tombit
Près du nageur qui l'empoignit.
L' cap'tain' fit mett' la barr' dessous,
Haler bas l' foc sitôt l' vent d'bout,
Mais d'avant c't' ouragan infernal,
Fit d'mander vite à l'amiral,
S'il fallait armer un canot
Pour sauver l'homme qu'était à l'eau.
L'amiral voyant c' mauvais temps,
Répondit tout d' suite en montant :
« Non, trop d' vent ! trop d' mer ! trop d'embrun !
« Ça s'rait noyer quinze homin's pour un.
« Allez, rehissez-moi vot' foc
« Et, en route, aussitôt à bloc. »
Le fait est qu'il avait raison :
Y avait des lam's comm' des maisons,
Qui nous prenaient par le travers
Et balayaient tout à la mer.
Bientôt la tempêt' nous r'ponssit,
Et du pauv' bougre on s'éloignit,
Tandis qu' lui, su' sa boué', perché,
Faisait sign' qu'on aill' le chercher.
Mes d'avant c' maudit temps fallait fuir
Et c'est pas nous aut's qu'i vit v'nir !
Non, mais c' fut d' gros albatros blancs
Qu'avaient soif de chair fraîche et d' sang.
Comm' de loin en loin on l' voyait
Seul contre eux tous qui s' débattait,
L'amiral dit : « Quel est l'calfat
« Qu'a coupé la boué' de c' temps-là ? »
Puis il ajoutit : « Timonier !
« F'ait's-moi vit' monter l'aumônier ! »
L'aumônier n' fut pas long à v'nir,
Avec tout c' qu'i' faut pour bénir,
I' nous dit, face au pauv' mourant,
La prièr' des agonisants !
Or, pendant qu' les vieux frèr's pleuraient,
Les sal's goin'fs, là-bas, s'empiffraient !
Et, quand ces vorac's fur'nt repus
Quand du pauv' bougre i' n' restit pus,
Su' la boué', qu' sa pauv' carcass' d'os,
Alors tout' cett' band' d'albatros

Dans les gros nuag's noirs s'envolait,
 L' cœur gai d'avoir le ventre empli !
 Mon mat'lot, les sa's albatros,
 I's n' lui ont rien laissé qu' les os !
 Quand su' la mer ya de gros flots,
 Terriens, plaignez les pauv's matelots !

LE PETIT JEAN-FRANÇOIS

C'est Mathurin que j' m'appelle ;
 Je suis l' Terr'neuvas,
 L' pus gai d' toute la saint' séquelle
 Qui bourlingu' là-bas.
 Chaque été j' largu' la famille,
 D'puis bientôt trente ans.
 Pour la moru' qui frétille,
 Et les p'tits cap'laas.
 L'aut' matin, au bout du môle,
 L' jour qu'il ventait dur,
 J' vis un p'tit mousaillon drôle,
 Aceroupi su' l' mur,
 Qui pleurait, r'gardant sur rade
 Un brick plein d' Pell'tas.
 J'ui d'mande : « Mon p'tit camarade,
 « Dis-moi donc quéqu' t'as ? »
 I' m' répond : « Ma bonn' grand'mère
 « Se meurt de chagrin,
 « D'puis qu'é croit perdu p'tit père
 « Qu'est parti niarin.
 « C'est Jean-François qu' maman l' nomme,
 « Ell' dit qu' c'est son Dieu,
 « Et qu' pas un aut' vaut son homme...
 « L'as-tu vu, mossieu ?
 — « Jean-François?... Tiens bon... espère...
 « Mais j' connais c' nom-là.
 « Sacrédié ! mon p'tiot ! ton père,
 « Était su' l'Ella.
 « J' l'ai connu ru' d' la Lancette,
 « Quand il'tait moutard,
 « J'avons bu pus d'un' rincette
 « L' jour de son départ.
 — « Grand-papa dit qu' faut attendre
 « Le r'tour des batiaux,
 « Et qu'i n' faut pas s' laisser prendre
 « Aux blagu's des journaux.

« C'est pour ça qu'avant ma classe,
« Sitôt qu'on voit clair,
« J' viens l' matin, quéqu' temps qu'i' fasse,
« Su' l' mòl', voir la mer.
-- « Pau' p'tit bougr', c'est pas la peine
« De t'éventer là !
« Ta pauv' maman n'a pas de veine !...
« Tiens, empoign' moi ça...
« C'est ma petit' réserv' d'ivrogne
« Dont j' vous fais cadeau.
« Entre mes r'pas, ma roug' trogne
« N' lich'ra pus que d' l'iau. »
Et l' gamin qui dégringole,
Heureux comme un roi,
M' répond : « J' m'en vas à l'école,
« Mais, mossieu, dis-moi
« Où qu' c'est qu'on vend un' longu' vue,
« Pour voir, tout là-bas,
« La bell' goélette attendue
« D' papa qui r'vient pas. »

LA BOÎTE DE CHINE

I

— « Adieu, mon p'tit gas, va j'seu ben chagrine
« De t' voir t'en aller au Tonkin, là-bas :
« J' seu ben veille à c't' heure, et j' courbe l'échine,
« Tu n' me r'trouv'ras pus, quand tu t'en r'viendras. »
— « Ai' pas peur, grand'mèr', t'as cor un' bonn' mine,
« Ton coffre est solid' pus qu' ceux des bazars.
« J' t'apport'rai d' là-bas, un' bell' bolt' de Chine,
« Avec un' douzain' de jolis foulards. »

II

— « Ah ! mon pau' p'tit gas, j'seu ben trop veille,
« Pour cor me gréer d' ces biaux affutiaux ;
« C'tait bon v'là trente ans, mais j' seu à la veille
« D' dormir, près d' ta mèr', dans l' champ aux naviaux.
— « Comme un vieux turco, j' vas m' battre à la guerre,
« Et quand j' s'rai de r'tour de d'chez l' Tonkinois,
« Avec mes cent francs d' médaill' militaire,
« J'épous'rai, si j' veux, la fill' d'un bourgeois. »

III

— « Avant que d' partir, p'tit gas, pour me plaire,
 « Pa'c' que j' devin' ben qu' tu t' cogn'ras sans peur,
 « Laiss' ma t' mettre au cou mou vieux scapulaire ;
 « Not' bon curé dit qu'ça porte bonheur. »

Et, dès l' surlend'main, le p'tit gas s'embarque,
 Avec ses deux sacs au port de Toulon,
 D'attaque et joyeux, comm' dans sa p'tit' barque,
 Sur son grand transport de guerr', le « Vinh-Long ».

IV

S' battit comme un chien, démolit un' masse
 D' sal's têt' à longu's mèch's, mais r'êut en plein cœur,
 Un' balle... et puis v'là qu' raid' mort on l' ramasse,
 Lui qui méritait la bell' croix d'honneur.

Six s'main' après ça, la pauv' vieill' grand'mère
 Eut, d' son pau p'tit gas, la p'tit' bolte en bois.
 La p'tit' boît' cont'nait un vieux scapulaire,
 Teint d' sang et troué d' la ball' du Chinois.

V

Avec sa p'tit' boît' la pauv' vieill' se couche
 Dans son grand lit clos, du chagrin plein le cœur.
 L' lend'main ell' 'tait morte, ayant sur sa bouche
 L' morceau d' drap bénit qui porte bonheur.

Allons, mes mat'lots, faut boire un s'cond verre
 A la bonn' santé d' la vieille et du gas
 Qui repos' en paix sous leurs six pieds d' terre.
 Y repos'rons nous ?.... Voilà c' qu'on n' sait pas !

LA TERRE

par EMMANUEL VAUCHEZ (1).

Compte rendu, par Lucien GUENEAU, ancien capitaine de cavalerie, sous-préfet honoraire, directeur de l'*Union Républicaine de la Nièvre*.

CHAPITRE PREMIER

M. EMMANUEL VAUCHEZ. — SON PASSÉ. — CE QU'EST SON ŒUVRE, « LA TERRE »

C'est bien un livre, dans toute l'acception du mot, que vient de publier M. Emmanuel Vauchez, l'ancien secrétaire général de la Ligue d'enseignement, que tous nos lecteurs connaissent depuis longtemps.

(1) 2 volumes grand in-8°, avec gravures, 15 fr.

Vachez, vous ai-je dit plus d'une fois, c'est ce véritable ami du peuple, cet ami de nos enfants, ce patriote comme il nous en faudrait beaucoup qui jeta, en 1867, avec Jean Macé et quelques hommes courageux et prévoyants de l'avenir, les bases de la Ligue de l'Enseignement, cette œuvre la plus patriotique, la plus humanitaire, la plus républicaine de nos œuvres nationales.

A peine s'était-on mis à la besogne qu'arrive la guerre de 1870. Vachez ne perd pas une minute ; il quitte la plume pour prendre le sac. Le voilà caporal de zouaves, donnant les preuves les plus manifestes de son esprit d'organisation ; il bataille avec notre armée de la Loire, joignant l'exemple au principe, contrairement à certains pantouffards de notre connaissance qui firent alors du patriotisme... en chambre. Aussi n'est-il pas député.

La guerre terminée, Vachez reprend sa tâche sans perdre un instant. Il a vu les causes de notre effondrement moral et physique et il voudrait pouvoir y porter remède. Un vaste pétitionnement s'organise sous sa direction dans toute la France, et, bientôt, quinze cent mille signatures viennent dire à nos députés qu'il nous faut l'enseignement gratuit, laïque et obligatoire, si nous voulons voir revivre la France.

On sait les luttes qu'il fallut pour y arriver. Puis, tout en combattant contre la réaction qui a déchaîné contre nous, au 24 et au 16 mai, toutes les forces noires, Vachez organise nos écoles, leur mobilier, leurs bibliothèques, fonde nos bibliothèques régimentaires, nos tronc des écoles, en un mot tout l'ensemble des institutions nécessaires à notre instruction et à notre éducation nationales.

Pour compléter son œuvre, il nous donne son manuel d'éducation civique et morale qui devrait être dans les mains de tous nos enfants, garçons et filles, élèves des lycées ou des écoles primaires ; mais notre université a vraiment bien d'autres soucis. Elle entend conserver la neutralité, comme s'il y avait une neutralité possible devant l'ennemi qui vous attaque de tous côtés, devant la rouille qui nous ronge.

Tant de labeurs ont épuisé la santé de notre ami, et puis, faut-il le dire, il sent qu'il a une autre œuvre à achever : il faut constituer notre nouvel édifice intellectuel sur des bases solides. Quittant Paris, il se retira aux Sables-d'Olonne et c'est là que, pendant six ans, il prépara l'œuvre qu'il nous donne aujourd'hui, son livre sur la Terre, livre qui arrive juste à point au milieu de toutes nos tristesses, de toutes nos défailances, pour relever toutes nos énergies et toutes nos espérances.

Il vient nous dire que nous avons d'autres devoirs à remplir que ceux de la lutte pour la vie matérielle, d'autres destinées que celles de remplir notre ventre, d'autres espérances que celles de rentrer dans le sein de la terre

d'où nous sortons. Nous sommes des hommes, des êtres pensants et nous devons penser, apprendre, chercher, c'est-à-dire avoir le goût de l'étude, l'amour du bien, sans attendre que tout cela nous tombe du ciel par quelque révélation.

Pensons donc, apprenons, cherchons avec Vauchez, et tâchons s'il se peut d'entrer dans le cœur de son livre destiné à nous montrer la place qu'occupe notre terre dans ces millions de millions de mondes qui roulent dans l'univers. Voyons le rôle que joue vis-à-vis d'elle le soleil dont elle a été engendrée et la façon dont, peu à peu, elle s'est formée, dont elle s'est préparée, dirons-nous, à donner naissance à l'homme.

Puis nous assisterons à la venue de cet être qui ne se connaît pas encore lui-même et qui pourtant aspire à l'infini, au divin. Nous le verrons se dépouillant progressivement de son animalité pour devenir l'homme qui pense, l'homme de science, l'homme de religion qui, après avoir arraché au ciel son feu et ses foudres, tâche de lui ravir les secrets de son existence, le secret de la vie et de la force mystérieuse qui engendrent et qui conduisent tout.

D'où il vient, où il va, quelle étoile peut le guider dans sa marche incertaine, voilà ce que l'homme veut savoir, et c'est ce que Vauchez essaye de nous faire connaître dans son livre en étudiant la genèse de la Terre et de l'humanité; s'il ne parvient pas à nous conduire au but, il nous montrera le chemin qui peut nous y conduire, il nous donnera le guide dont nous avons besoin pour y arriver sûrement, et ce guide c'est la science : c'est elle qui remplacera, pour nous, les prétendues révélations religieuses qui, jusqu'ici, ne nous ont non seulement rien appris, mais nous ont trop souvent fait quitter le bon chemin pour nous jeter dans des sentiers ténébreux dont nous avons peine à sortir aujourd'hui.

Le livre de Vauchez est intitulé : *La Terre*. Il reprend l'étude inachevée par Figuier, cet éminent vulgarisateur qui, dans son ouvrage qui fit grand bruit lors de sa publication, *La Terre avant le déluge*, eut, à défaut d'autres, le mérite de faire quitter à notre jeunesse l'étude des légendes et des superstitions pour les diriger vers la recherche de la formation de notre globe et des races d'animaux et de plantes qui la peuplèrent jusqu'à l'arrivée de l'homme. Mais Figuier n'osa pas encore briser les chaînes tendues par le catholicisme épeuré pour arrêter les progrès de la science et la connaissance de ses prétendus miracles. Figuier s'arrêta devant la Bible, devant son déluge et ses prôneurs. Vauchez était trop indépendant et avait trop souci de la vérité pour se laisser arrêter par de pareilles considérations. Rompant avec le passé, il a fait une œuvre absolument indépendante de toutes les idées dogmatiques qui ont si longtemps arrêté l'essor de la science.

La Bible n'est pour lui, et il a dix fois raison, qu'un livre sans valeur scientifique, qu'un ramassis de légendes parfois grotesques, souvent obscènes, qui ne supportent pas le moindre examen, et qu'on demeure stupefait en le voyant, pendant tant de siècles, le livre sacré, le livre révélé, le livre divin, dicté par Dieu, écrit par son prophète, devant lequel tout doit s'incliner.

L'œuvre de Vauchez n'aurait-elle eu que ce mérite, de rompre enfin carrément avec les traditions bibliques, avec les légendes et les fantasmagories de la genèse dogmatique, que nous devrions la saluer avec joie; mais, comme nous allons le voir, c'est bien d'elle qu'on pourra dire : voilà le livre, le livre de la revanche de la science et du progrès contre l'abêtissement clérical et l'abrutissement de la dynamite.

CHAPITRE II

CE QU'EST LE LIVRE. — SA DIVISION EN DEUX PARTIES. — L'HOMME : CÔTÉ MATÉRIEL ET CÔTÉ IMMATÉRIEL.

Ce livre de *La Terre* a une telle valeur scientifique et morale qu'il est appelé à opérer, dans les idées encore trop généralement admises sur le commencement et la fin de l'homme, une révolution telle, que vous ne m'en voudrez pas de laisser de côté la politique courante pour vous en causer longuement.

Du reste, qu'est-ce que la politique, si nous ne pouvons l'asseoir sur des bases solides ?

Comment parler d'améliorer la situation de l'homme, d'asseoir un gouvernement répondant à toutes nos idées de justice, de paix et de liberté, si notre conception des destinées de l'homme, du bien et du bonheur, repose sur des données fausses, si notre religion se trouve sans cesse en contradiction avec notre raison et notre conscience. si, en un mot, nous ne pouvons jamais être d'accord avec nous-mêmes ?

Or, c'est cet accord que le livre de Vauchez doit nous donner en s'appuyant, non sur des révélations plus ou moins contestables, mais sur les données de la science et de l'expérience, données dont quelques unes pourront peut-être se modifier par suite de nouvelles découvertes, mais dont les principales lignes sont aujourd'hui assez solidement établies pour devenir des lois invariables satisfaisant aux aspirations de notre raison et de notre conscience.

Trop heureux si cette étude peut aider à vulgariser une œuvre et des idées qui doivent être mises le plus promptement possible à la portée de tous pour nous permettre de constituer plus sûrement notre œuvre sociale et morale.

Entrons donc dans le cœur de l'œuvre.

Elle se divise, comme l'homme lui-même, en deux grandes parties, en deux volumes : l'un est consacré au côté matériel de notre existence, c'est-à-dire à l'étude de la genèse de la terre et de l'homme, à leur développement, aux causes qui peuvent influer sur leur développement et sur leur mort ; l'autre, au côté que nous nommons immatériel, à celui de l'engendrement de notre pensée, de ce que nous nommons notre âme, et aux forces motrices qui la gouvernent.

Ces deux parties sont reliées par un chapitre final dans lequel l'auteur expose d'une façon magistrale la solidarité qui lui paraît exister entre elles, c'est-à-dire les liens qui unissent le monde matière, le monde visible et le monde dit immatériel ou invisible, parce que nous ne le voyons et ne le comprenons pas encore, bien que nous le devinions déjà.

L'auteur en arrive à cette conclusion : c'est que la mort est unie à la vie, c'est que notre perfectibilité est indéfinie et « que les créatures doivent, par la loi de la solidarité, s'unir dans la fraternité universelle, les meilleurs et les plus savants ayant l'obligation d'entraîner le troupeau hostile et ignorant ; c'est le travail assigné à leur existence actuelle.

« La route de la science seule conduit au Maître des mondes. »

Ceci dit, reprenons cette œuvre par le commencement.

Dans la première partie, ai-je dit, l'auteur, laissant de côté la bible, avec sa création d'un jet et sa terre pivot de l'univers, pose tout d'abord un premier principe, « c'est que tous les éléments de notre vie terrestre dérivant de l'état astronomique de notre planète, c'est par l'astronomie que toute science doit commencer ». Ajoutons que c'est ce que paraissent avoir compris les premiers peuples civilisés, les Chaldéens, les Egyptiens, de la science desquels on nous a trop appris à faire fi, et, n'est-ce pas cette science qui a été la base des premières religions ? C'est ce qu'on commence à comprendre... depuis Galilée.

Le livre de Vauchez s'ouvre donc sur la voûte céleste, c'est-à-dire par une étude magistrale sur la situation de notre terre dans le ciel.

Loin d'être le pivot de l'univers, le monde pour lequel tous les autres ont été faits et dont Dieu seul s'occupe, elle n'est qu'une des millions de millions de planètes errant dans les espaces célestes, qu'un atome de monde dans l'univers des mondes ; mais on remarque qu'elle fait plus particulièrement partie d'un groupe d'astres qui, comme elle, tournent autour d'un astre plus puissant, d'un soleil, comme une pierre dans sa fronde, qui les maintient dans son orbite par une force magnétique dépendant de la puissance de sa masse.

Ce soleil est une immense fournaise, qui a eu un commencement et qui s'éteindra un jour.

Son rayonnement donne à la terre tous les éléments de sa vie, de même que son attraction la soutient dans l'abîme de l'espace.

« Les religions antiques, dit Vauchez, ces premières poésies de l'humanité, saluaient déjà dans l'astre radieux le grand moteur de la création : elles ne faisaient que deviner une forme bien pâle encore, la grandeur de l'action permanente du foyer de notre système sur les mondes qui gravitent dans son fécond rayonnement. L'homme instruit admire cet éclatant foyer, parce qu'il apprécie sa valeur, l'ignorant le vénère parce qu'il la devine. — Que deviendrait l'humanité si le soleil ne se levait pas demain? — »

Après avoir ainsi montré le rôle prépondérant du soleil et nous avoir donné une magnifique leçon de vraie cosmographie, de cosmographie intelligente en nous faisant voir que les autres planètes de notre système solaire ne sont que des mondes comme le nôtre, mondes destinés à servir d'habitation à des êtres vivants, mondes dont les uns commencent et les autres finissent, il nous conduit à travers les espaces que traverse lui-même le soleil, entraînant avec lui tout son système, y compris notre terre, qui ne passe pas deux fois par le même chemin.

« Plus que la terre encore, dit-il, le ciel est le tableau d'une vie perpétuelle et infinie. Dans l'espace sans fin, volez, par la pensée, dans une direction quelconque, avec une vitesse quelconque, pendant des mois, des années, des siècles, toujours, toujours ; jamais vous ne serez arrêté par une limite, jamais vous n'approcherez d'une frontière, toujours vous resterez au vestibule de l'infini.

« Dans le temps sans fin, vivez par la pensée, au-delà des âges futurs, ajoutez des siècles aux siècles, les périodes séculaires aux périodes séculaires ; jamais vous n'atteindrez la fin, vous resterez toujours au vestibule de l'éternité.

« Voilà la terre et l'homme dans le *cosmos* : un point dans l'infini, une seconde dans l'éternité ; mais ce point c'est notre monde, cette seconde c'est notre vie. D'où vient ce monde, d'où vient cette vie ? C'est ce qu'il faut maintenant chercher. »

Eh bien, lecteurs, regretterez-vous de m'avoir suivi jusqu'au bout ?

Pouvais-je, à l'heure où se termine notre année (1), une de ces secondes de notre vie, vous laisser sous une meilleure impression, sous un meilleur

(1) Ces lignes ont été écrites le 30 décembre 1893.

désir d'apprendre, de lire, de pratiquer le bien, de vous associer à cette solidarité de la vie humaine qui nous conduit vers le « Maître des mondes ? »

*
* *

Mais continuons à suivre, avec Vauchez, la marche de notre monde planétaire à travers l'immensité des espaces et à remonter, dans le cours des siècles, au principe de la formation de tous ces mondes qui roulent dans l'univers, paraissent, disparaissent et dont notre pauvre petite terre n'est qu'une minuscule planète.

Tous ces mondes sont le résultat de la condensation de nébuleuses, c'est-à-dire d'une matière gazeuse que nous apercevons répandue dans le ciel sous la forme d'immenses taches blanches comme celles qui forment ce que nous nommons la voie lactée. Le livre de Vauchez nous montre, grâce à la photographie, qui ne se contente plus maintenant de reproduire nos images mais qui s'en va jusqu'à dérober les secrets d'alcôve des astres, le livre de Vauchez, dis-je, nous fait assister à la naissance de ces mondes dans une nébuleuse, du nom d'Orion, que nous n'apercevons guère à l'œil nu que comme un léger nuage et qui pourtant a une épaisseur telle qu'il faudrait quatorze millions d'années à un train marchant à raison de soixante kilomètres à l'heure pour la traverser. Et il y en a comme ça des milliers dans le ciel. Or, l'observation de ces nébuleuses a permis de confirmer l'hypothèse de Laplace et de nous faire voir que tous les mondes, que ceux de notre système solaire en particulier, sont le résultat de la condensation d'une de ces immenses nébuleuses. Chacune de nos planètes, en un mot, a été d'abord un nuage gazeux, puis un soleil, puis un globe refroidi, une terre enfin.

Notre terre est donc une vraie fille du soleil, soleil elle-même jadis, qui peu à peu a perdu sa chaleur et sa lumière pour devenir un monde habitable, et ainsi des autres planètes, et ainsi sera de notre soleil lui-même qui ira se refroidissant et dont le mouvement à travers les espaces a peut-être pour but de lui trouver le soleil qui l'éclairera à son tour quand il sera devenu une terre comme la nôtre ou de le refondre pour former un monde nouveau.

Cette évolution de notre globe pour devenir une terre habitable ne s'est pas faite en un jour : elle a eu lieu par étapes successives, par périodes qui forment comme les grands chapitres de l'histoire de notre monde, chapitres dont nous pouvons lire les feuillets à mesure que nous creusons, que nous remuons les terrains qui forment la croûte de notre terre ; tous ont leurs caractères parfaitement distincts, tous portent des empreintes d'êtres qui permettent de les bien reconnaître.

Ces périodes, à partir du jour de la formation d'une croûte solide sur notre globe, ont été désignées sous le nom de période primaire, secondaire, tertiaire et quaternaire. — Tout à l'heure, l'auteur nous fera l'histoire de chacune d'elles et nous apprendra à lire dans leurs feuillets. — Autour de la terre, reste une enveloppe gazeuse; c'est l'air que nous respirons. A l'intérieur, la terre reste à l'état de fournaise, « il y règne une haute température due soit à une prolongation de l'état primordial incandescent de notre globe, soit à des phénomènes de combinaisons chimiques mystérieusement accomplis dans ce laboratoire gigantesque ».

C'est à cet état incandescent que sont dus les éruptions d'eaux chaudes, les tremblements de terre, les éruptions de volcans et tous les bouleversements physiques de notre globe, dont l'auteur nous fait suivre l'effrayante histoire. De cette première étude sommaire de la formation de notre terre, résulte pour Vauchez et pour nous la conviction qu'il ne faut pas voir, ainsi que le fait la Bible, la main de Dieu à chaque formation nouvelle, à chaque nouvelle espèce, mais que tout s'explique par les transformations lentes et successives des formes simples dont nos formes actuelles ont pu dériver.

En un mot, la nature ne procède pas par bonds, mais par avancement régulier, « et l'espèce n'est pas invariablement fixée; elle se modifie en races, lesquelles en se déterminant forment d'autres espèces. Le devenir est éternel. Tout change, tout se transforme, même l'homme qui, on ne sait pourquoi, fait tant d'opposition à cette vérité. La croyance à la stabilité des choses est une obstination de l'ignorance; puisse l'étude de la vie à travers les périodes géologiques nous convaincre de cette vérité ».

Nous ne pouvons, à notre grand regret, suivre l'auteur dans l'étude de ces périodes géologiques, étude que nombre de nos lecteurs ont dû faire et qui est aujourd'hui classique; nous nous contenterons de faire ressortir les points principaux qui marquent le caractère original du livre de M. Vauchez, la façon dont il aborde la solution du problème de la vie.

La première manifestation de la vie n'a pas commencé par un animal primitif, par une monère, mais elle est due à des végétaux dont les animaux n'ont été tout d'abord que les parasites.

Une cellule verte, un de ces petits œufs dont sortent tous les êtres, a donné naissance à une algue verte en décomposant quelque matière minérale; puis est arrivée la cellule animale incolore, l'œuf dont est sorti l'animal, qui a cherché les éléments de sa vie dans la cellule verte, dans le végétal. Alors a commencé le microbe, cet être à la structure simple qui aujourd'hui tient une si grande place dans notre existence, et auquel Vauchez consacre une étude des plus intéressante dans un chapitre particulier sur l'infection.

c'est-à-dire sur les causes de destruction de notre espèce. Nous y reviendrons.

L'animal a donc commencé par être une simple masse protoplasmique, gélatineuse, sans noyau, sans squelette ; puis les cellules se sont multipliées, une peau s'est formée, et enfin est venu une sorte de squelette extérieur, un test, et nous avons eu les *foraminifères protistes*, qui, grâce à ce test calcaire, ont laissé une trace de leur passage dans le terrain dit cambrien, le premier sur lequel on retrouve des empreintes fossiles authentiques. Une cellule verte et une cellule incolore, voilà le commencement de la vie. De là vont naître successivement végétaux et animaux. De là va naître l'homme et, de l'évolution de la vie, nous allons arriver à la formation, à l'évolution de la pensée.

(A suivre.)

AVERTISSEMENT DONNÉ EN RÊVE

Dans la préface de sa traduction d'un livre intitulé « Causeries de table, de Luthea » (Luther's table talk) imprimé en Angleterre en 1652, le capitaine Bell (après avoir rappelé la découverte mystérieuse et providentielle de ce livre en Allemagne où il fut trouvé sous terre, ayant été caché pendant cinquante-deux ans) raconte qu'il reçut l'avertissement suivant, au sujet de la traduction de cet ouvrage en langue anglaise :

Le capitaine Van Spar, gentilhomme allemand, ayant comme cela a été dit, arraché ce livre aux vers de terre désirait que le capitaine Bell, qu'il connaissait très intimement s'étant lié avec lui quand ce dernier était sur le continent agent du roi James I^{er}, fit la traduction de ce livre en anglais, pour l'avancement de la religion.

Le capitaine Bell, interrompu dans cette traduction par des contre temps survenus inopinément, laissait languir ce travail, le faisait traîner en longueur.

Environ six mois après avoir reçu le livre en allemand, alors qu'il jouissait d'une parfaite santé, entre minuit et 1 heure, il vit près de son lit un vieillard d'un aspect vénérable, porteur d'une longue barbe blanche qui descendait jusqu'à la ceinture, vêtu d'un habit de couleur claire ; il lui sourit et il lui parla ainsi avec un air de reproche : « Vous dites que vous ne trouvez pas le temps de traduire le livre qui vous a été envoyé d'Allemagne ? Si vous négligez ce travail, pour cause de manque de temps, je vous en procurerai avant peu, le logement aussi. » Il disparut instantanément. Le capitaine épouvanté par cette vision était baigné de sueur, sa

femme s'étant éveillée, lui demanda ce qu'il avait et il raconta la vision qu'il venait d'avoir et l'avertissement que le fantôme lui avait donné.

Croyant que ce n'était qu'un rêve, ils n'attachèrent aucune importance à cet avertissement ; le capitaine l'oublia en peu de temps.

L'occasion de se rappeler les paroles du vieillard ne se fit pas longtemps attendre ; un jour étant chez lui, dans King Street, Westminster, et pendant qu'il dînait avec sa femme, deux messagers du Council-board pourvus d'un mandat d'amener le vinrent arrêter et conduire au Gate-House, pour y être emprisonné, par ordre des lords du Privy Council. Il fut dix ans prisonnier, cinq de ces années furent employées à la traduction du livre susmentionné.

M. Aubray prétend que le véritable motif de l'incarcération du capitaine Bell, fut qu'il réclamait au lord trésorier un arriéré de solde qui s'élevait à une assez forte somme, que le lord ne voulait pas lui payer ; pour se débarrasser de ce capitaine importun, il le fit emprisonner.

(Extrait d'un livre du XVII^e siècle, par A. G. Macdonald,

Pour le *Light of Truth*.)

LA DOCTRINE CÉLESTE DE LOUIS XVII

(Suite) Voir la *Revue* de juin 1894.

Jamais, continua l'ange, dans la vérité trois ne font qu'un, ni un, trois. Or Dieu est la vérité et seul Dieu de tout ce qui vit dans les cieux et sur la terre.

Jésus-Christ pourtant a dit dans son évangile qu'il est une même chose avec son père qui est dans le ciel ?

L'ange répondit que c'était là une transgression des hypocrites qui ont un vain culte sur les lèvres et non dans le cœur, car ils n'ont jamais connu Dieu, ni le fils maître du monde.

Louis XVII leva les yeux et vit un trône sans pareil, Jésus-Christ assis entouré de ses anges, exactement comme dans son rêve, près du bassin ; douze par douze étaient placés soixante-douze autres trônes occupés chacun par une personne vêtue de blanc, avec croix de grâce sur la poitrine. Jésus parlait une langue inconnue et à tour de rôle, 12 personnes s'en allaient après avoir entendu : *La paix de Dieu soit avec vous* ; elles étaient remplacées par douze autres esprits, successivement. Trois anges parurent aux pieds de Jésus, avec une jeune fille portant un coussin blanc à franges d'or ; elle lui présenta un pigeonneau, les trois anges touchant le coussin avec la main droite ; Jésus fit de même et le pigeonneau devenu petit enfant, entendit

La paix de Dieu soit avec toi, et les trois anges et l'enfant se retirèrent, s'avancant vers Louis qui reconnut dans l'enfant sa fille qui fut baptisée par lui ; sa tante Marie-Elisabeth le portait. Elle était plus belle que jadis, cette tante de son père qui s'éloigna semblant heureuse.

Nous sommes dans le ciel, dit Louis à l'ange ?

Non dans l'héritage du Seigneur ; voyez vite, le temps passe.

Louis aperçut trois anges présenter trois pigeons à Jésus, l'un était couronné et Jésus les toucha, en disant : *La paix de Dieu soit avec vous*. Puis il y eut huit anges au lieu de six, parmi lesquels Louis XVI et Marie-Antoinette, plus beaux que jamais, et les trônes furent occupés par soixante et onze personnes couronnées ; un seul était vacant et celui qui le devait occuper survint, et Jésus parla en langue inconnue en se tournant vers les huit bienheureux qui descendirent du trône, excepté la femme de Louis XVI ; « et les sept s'avancèrent vers moi sans rien dire, me regardant avec tendresse ; mon père s'approcha du trône, un ange lui remit un livre où je pus lire : *Les lois de la justice de Dieu tout-puissant !* Louis était ravi par des chants harmonieux et célestes tels qu'il n'en avait jamais entendu, et sa mère passa près de lui, le regardant avec affection, en lui montrant un voile noir plié autour de son sein et couvrant sa robe blanche ; six anges la suivaient et lui présentèrent deux enfants que Louis reconnut pour son frère et sa sœur, la reine les prit dans ses bras pour les embrasser.

Le temps étant expiré, l'ange prit Louis par la main, le conduisit dans un château sans pareil, placé dans un jardin véritable paradis, avec des arbustes et des fleurs merveilleuses et inconnues de lui, c'était l'éternel. Là une foule d'anges d'âges différents, de 16 à 30 ans, d'une perfection plastique idéale, vêtus de blanc, peau rosée admirable, chevelures blondes bouclées, tous portant la croix de grâce suspendue au cou par un ruban rose ; des oiseaux rares vêtus par Dieu se posaient en gazouillant sur l'épaule des anges qui les caressaient ; les petits enfants mangeaient des fruits admirables de coloris.

L'ange me dit que ces immenses richesses appartenaient aux pères de famille, car le Seigneur a dit : « Quiconque quitte pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, son père, sa mère ou ses enfants, ses héritages, recevra en échange le centuple dès à présent dans la vie éternelle ». Dieu agit ainsi et démasque l'hypocrisie des méchants. Et Louis vit Jésus lui parler ainsi : « Fils de Louis XVI, la sagesse de Dieu a voulu que ta vie sur la terre, depuis ta naissance, fût égale à la mienne. Les hommes ne croient pas aux prophètes, c'est pourquoi ils te nieront comme ils m'ont nié moi-même ; tu seras persécuté jusqu'à la fin, même par ceux qui savent que tu es bien le fils du roi martyr. Jean-Baptiste, envoyé du ciel au monde, fut assassiné à

cause de la vérité qu'il prêchait. Et moi de même, descendu du ciel pour apprendre au monde les lois de Dieu et pour le sauver, je n'ai pas été cru ! Tu n'as pas cru jusqu'à ce jour, tu seras donc nié du monde ; il en est ainsi pour confirmer ce que tu as vu avec constance.

Mais j'en ai vu beaucoup, Seigneur, qui croient à toi ?

« Non, celui qui croirait véritablement en moi accomplirait la volonté de mon père, et ceux qui prêchent en mon nom ne l'accomplissent pas ; comment peuvent-ils croire en mon enseignement ? En dix-huit siècles peu ont exécuté la volonté de Dieu miséricordieux, et sa loi que j'ai formulée pour mieux la faire comprendre. Cette loi est écrite, non pour Dieu, mais pour eux, le Tout-puissant pouvant faire renaître des enfants où bon lui semble ; j'ai donné un gage d'amour au monde, par la miséricorde du père qui veut qu'il agisse dans l'empire de la perdition et des morts ; je renouvelle les lois de Dieu sur la terre dont je suis le maître. Voici ton ange qui a reçu de moi le pouvoir de te conduire et de t'instruire ; le monde entier suivra mon évangile qui contient la loi de Dieu, le souverain des vivants et des morts. »

Jésus prit la main droite de Louis et la posant dans celle de son ange, il ajouta :

« La paix de Dieu soit avec toi ; reconnais toujours ton ange gardien, suis ses conseils fidèle serviteur qui n'as pas cru en moi ; en faisant la volonté de mon père tu seras appelé frère de Jésus-Christ. Quiconque fait la volonté de mon père est mon frère et ma sœur. »

Louis demanda quand il avait fait la volonté de Dieu ?

« Pauvre tu as partagé avec les pauvres ce que tu avais ; ne me connaissant pas, selon tes moyens tu as accompli la loi de Dieu et nous ne demanderons rien à celui à qui il n'a pas été donné ; malheur à qui a obtenu et ne pratique point les prescriptions de l'évangile, la loi divine, car elles sont comptées les larmes des pauvres en esprit ; ce sont les enfants auxquels le royaume de Dieu appartient. »

Et Jésus s'élevant dans l'espace, disparut dans un ciel de feu. Que signifient ces dernières paroles, demanda Louis ?

L'ange lui répondit : Elles s'appliquent à qui gémit de misère, sans en être la cause, et qui sont justes et espèrent en Dieu ; tu vas être le témoin des récompenses obtenues par qui s'est maintenu sur terre dans la crainte de Dieu.

S'élevant très haut, entre le globe qu'ils quittaient et le ciel où avait disparu Jésus, ils découvrirent des jardins et des habitations magnifiques, que l'intelligence humaine ne peut décrire ; elles apparaissaient et disparaissaient ces merveilles, car elles étaient dans l'atmosphère d'un globe qui, tournant autour de lui-même, causait ces effets étranges. Ils descendirent

alors vers ces habitations inimaginables, dans ces jardins remplis de pères, de mères, d'enfants beaux comme des anges. Ce n'était pas le ciel mais le paradis du Seigneur, car il y a plusieurs demeures dans le paradis du père, a dit le Seigneur Jésus *en vérité*, promises à jamais à qui accomplit sa volonté.

Conséquemment, demanda Louis, il est faux que les âmes terrestres entreront dans le ciel, pour ne plus mourir par leur corps?

Personne, dit l'ange, n'y peut entrer *qu'il ne renaisse auparavant en esprit et en vérité*; ici, ceux qui ont fait la volonté divine durant leur vie terrestre renaîtront pour la vie éternelle des âmes.

Le monde n'a pas compris Jésus qui parlait célestement à Nicodème des merveilles que tu admires en ce moment.

Et pourquoi Jésus ne s'est-il pas expliqué plus clairement aux Juifs?

En ce temps-là on n'eût pas ajouté foi à ces enseignements qui te sont donnés; les Juifs ne croyaient pas que le Seigneur pût descendre du ciel et savoir rien de ce qui est du père, et il s'exprimait selon leur entendement; Louis, quel mérite as-tu pour y croire, à cet envoyé et pratiquer ses lois? C'est en cela qu'il y a du mérite, car si le joug de Jésus est doux, son fardeau est léger.

L'esprit est fort et la chair est faible, dit Louis XVII, en citant les paroles du Christ.

Le Seigneur a parlé ainsi pour excuser ses disciples devant Dieu, lequel a créé les âmes libres, afin quelles eussent la volonté et la force de faire le bien, et non la malice de céder à leurs inclinaisons au mal, dit l'ange.

Mais l'âme est enchaînée au corps, assujettie aux passions; comment a-t-elle la liberté de faire le bien et le mal, ajouta Louis?

L'âme agitée par les passions humaines doit résister au péché qui la mène à l'iniquité; l'ange gardien s'éloigne de qui n'écoute pas son avertissement.

Alors, pourquoi l'ange le plus fort laisse-t-il succomber son protégé?

Il ne peut y avoir au ciel de récompenses éternelles pour des mérites qui n'existent pas; la sagesse divine ne pouvant faillir, où serait le mérite si l'âme était contrainte de faire le bien et alors, pourquoi des récompenses? La miséricorde du père ayant prévu la nature de l'homme, ne peut le sauver sans sa grâce. Et dans un autre lieu du paradis s'offrit à Louis un sublime spectacle: Des anges enseignaient des enfants, leur indiquant les suites inévitables des actions injustes; ils faisaient pénétrer Louis jusqu'aux entrailles de la nature remplie des œuvres divines; il vit des âmes renaître sur la terre, qui, sans ce fait, eussent été perdues à jamais, voies divines inépuisables dans leur miséricorde, qui offrent toujours à l'âme un moyen de salut.

Louis avait vu que le ver rongeur dont parle Jésus, suit les âmes dans l'éternité et il n'y meurt pas; il avait vu les effets du feu qui ne s'éteint jamais, réalité consistant dans les conséquences des mauvais actes. Toutes nos actions sont visibles pour toutes les âmes désincarnées, Dieu étant juste. L'homme se condamne donc lui-même, son jugement ne vient pas du père céleste, car il laisse l'homme recueillir librement les fruits de ce qu'il a semé.

Alors les vrais coupables, dit Louis, sont les apôtres de Jésus qui en prêchant l'évangile, le désavouent par leurs exemples qui détournent les incarnés de la voie du bien?

Malheur à vous, hypocrites, disait l'ange, qui cherchez des prosélytes au-delà des mers et les rendez dignes de l'enfer; vous serez d'autant plus punis que vous leur fermez la porte des cieux; vous serez traités en imposteurs, car vous substituez une tradition imaginée par vous, en anéantissant la *Parole de Dieu*.

L'ange fit voir à Louis la grandeur des œuvres du père, tableau varié à l'infini dans sa magnificence; cette demeure céleste était le soleil, et ce qu'il en avait vu n'était que la cent-millième partie de l'ensemble d'un seul royaume, où la vertu seule règne, où les peuples se gouvernent par des lois de leur façon.

Se dire *roi par la grâce de Dieu*, est donc une imposture?

Un roi par la grâce du Tout-Puissant est préposé pour le bonheur du peuple; le roi qui gouverne de par les lois politiques des hommes est souffert par la volonté de Dieu, il est la verge avec lequel le père inflige le châtiment à qui l'a couronné.

Alors les rois pervers ne sont pas criminels en accomplissant la volonté divine?

La parole du père est ténèbres pour les méchants; malheur à celui qui est la verge de son courroux et le bâton de sa colère, répondit l'ange.

Louis ajouta que, sans se tromper, il avait compté 72 bons rois aux pieds du Seigneur, parmi lesquels son père; et l'ange prétendit que dans ce nombre « il y en avait plusieurs qui, sur la terre, aux yeux des hommes, « n'étaient que des malheureux, que des insensés et même des criminels, « qui furent condamnés au nom de ceux qui font des lois, pour cacher leurs « propres iniquités ». Il s'arrêta car il devait montrer autre chose à Louis.

Ils entrèrent dans l'atmosphère dont le paradis du Seigneur était entouré; tout avait disparu. L'ange tint Louis dans ses bras; il dormait et quand le prince se réveilla, il se retrouva dans la forêt qui lui avait offert l'aspect de tant de souffrances; le soleil brillait, mais point de végétation, tout semblait mort; plus de pièges et de victimes; des marguerites, çà et là, poussaient

sur le bois sec; le prince interrogeait l'ange qui lui fit traverser un tunnel immense où la nuit et le jour se succédaient à de courts intervalles; on y distinguait des ombres humaines se croisant, s'abordant, pour se demander le chemin et s'enfuyant au premier contact. C'étaient des âmes point complètement perdues, *destinées à renaître sur la terre*, pour y mourir une dernière fois dans leur enfance, et enfin, admises au paradis du Seigneur pour y recevoir l'éducation céleste qui les doit préparer à la vie éternelle.

Comment cette renaissance peut-elle se faire sur la terre demanda Louis XVII?

L'ange répondit que les méchants devaient porter le témoignage de leurs iniquités, que s'ils se rencontrent ici, c'était pour se reconnaître entre malfaiteurs, et alors, au lieu de demander leur chemin, ils s'éloignaient de celui dont ils avaient consommé la ruine. Leurs remords sont les vers rongeurs qui ne meurent point et les poursuivent sans cesse, même dans l'obscurité où la lumière pénètre tout à coup et à chaque instant, comme dans ce vaste tunnel. Les voleurs ou les assassins y redoutent d'être volés ou assassinés; de même, les fraticides et les séducteurs, car tout se retrouve au royaume des ténèbres!

Si les arbrisseaux et les arbres morts portent des fleurs blanches, c'est que ces fleurs sont les conduits par lesquels pénètrent les rayons solaires; ils permettent aux âmes de discerner ce qui se passe et dans le paradis du Seigneur et sur la terre.

L'ange ajouta que le Seigneur, en instruisant la terre, a voulu que le ver rongeur suive les méchants au fond de l'abîme; ils y ont la conscience des suites funestes de leurs actes, et leur repentir est semblable au feu qui brûle sans jamais s'éteindre. *Celui qui sauve sa vie sur la terre la perdra; celui qui la perdra en aimant le père la sauvera.*

Mais, dit Louis, comment ces âmes peuvent-elles avec ces fleurs, voir les actes commis lorsqu'elles étaient unies à un corps terrien? Elles passent devant moi, n'habitent pas les arbres ou les arbrisseaux, et, dites-vous, les fleurs ici leur servent, comme l'œil sert à l'homme mortel?

L'âme n'est pas l'œil de l'homme, et cependant, cette dernière l'avertit de ce qui arrive en dehors du corps. Ce qui te paraît fleur ne l'est pas, la mort de même. Dieu peut donner la vie à des pierres, mais tu ne peux encore comprendre le langage céleste.

(A suivre.)

N. D. L. R. — Nous ferons nos réserves sur ces théories philosophiques, nous en discuterons.

DISCOURS A REIMS, DE LUCIEN BETSCH

« 3 juin 1894. — Il y a douze ans, nous accompagnions ici les restes mortels du frère Pychery, notre initiateur en spiritisme ; malgré les entraves jetées sur la route par des gens de ténèbres, cette œuvre est bien vivante.

Des voix autorisées ayant déjà fait avec éloquence son panégyrique, je rappellerai ses enseignements sur lesquels il sut régler sa vie d'honnête prolétaire, de laborieux artisan, de philosophe émérite. A. Pichery disait : « le présent n'est rien, l'avenir est tout », il le prouvait en sacrifiant sa vie pour le bien de la cause.

Il savait que l'influence du spiritisme, s'exerçait sur l'individu et sur la société qu'elle préservait de folles utopies ; que dans tous les mondes de la création, chacun était le fils de ses œuvres ; qu'il y avait inégalité devant l'Éternel, selon les mérites, bien qu'il n'y eût égalité d'origine ou de nature entre tous les Esprits et la société qu'elle sauve des tendances néantistes qui peuvent les faire errer.

Allan Kardec l'a dit : « Par le spiritisme, le nombre des métamorphoses morales est, chez les ouvriers, presque aussi grand que chez les adeptes ; des habitudes vicieuses reformées, des passions calmées, des haines épaissées, des intérieurs devenus paisibles, en un mot, les vertus les plus chrétiennes développées, et cela, par la confiance inébranlable que les communications spirites leur donnent en l'avenir auquel ils ne croyaient pas.

« Par les rapports des morts et des vivants, la vie future est palpitante sous les yeux et la mort n'existe plus, la séparation éternelle anéantie, plus de néant, le ciel est plus près de la terre et on le comprend mieux ; est-ce là une superstition ? plutôt à Dieu qu'il n'y en eût jamais eu d'autres ! »

Pascal a dit : « L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions, toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en se réglant par la vue de ce plan qui doit être notre premier objet. »

A toutes les époques, l'homme a eu pour patrimoine commun la notion de l'immortalité de l'âme ; il a cherché les preuves de cette idée consolatrice, et a cru la trouver dans les usages, dans les mœurs des différents peuples, dans les récits des historiens, dans les chants des poètes ; étant antérieure à tout prêtre, à tout législateur, à tout écrivain, n'étant sortie d'aucune secte, d'aucune école, existant partout, d'où viendrait-elle, si ce n'est de Dieu qui est la vérité.

Cette preuve matérielle, irrécusable, se trouve entière dans le spiritisme et ne saurait se trouver ailleurs, car il nous convie à la joie intime des âmes, à la félicité supérieure acquise par le sacrifice de nos défauts, en particulier de notre orgueil et de notre égoïsme, les deux plaies humaines ; de par lui, si nous voulons être heureux, nous devons être bons et nous détacher peu à peu des objets matériels, pour nous attacher fortement aux espérances qui nous sourient de l'autre côté du tombeau.

Loin de nous la pensée de proscrire les joies si pures de la famille et les nobles biens de l'amitié et de l'amour, mais n'oublions pas que nous ne sommes que des passants ; ailleurs il faudra continuer la série de nos existences. Ne nous attachons pas exclusivement aux biens d'ici-bas sitôt enlevés, mais à la sublime destinée qui nous attend et nos épreuves seront moins lourdes et moins amères.

Aucun de ceux que nous avons connus et aimés, ne sera dispensé de ce travail d'avancement qui améliore les âmes, les prépare au bonheur réel qu'elles goûteront, lorsqu'elles seront, pour toujours, hors de leurs liens matériels.

Dans cet espace sans bornes où les Esprits peuvent s'entasser toujours, sans le combler jamais, nous nous retrouverons tous heureux un jour, c'est le but divin. La justice de Dieu est ainsi proclamée.

Avec le dogme de l'éternité des peines on niait cette justice, on forçait l'humanité à ne voir en Dieu qu'un génie, grand par sa création, petit par son but, en condamnant des âmes à subir un châtiment éternel ; pourquoi les avait-il créées ? il lui eût été si facile de les laisser dans le néant.

Bien des spiritualistes rejettent cette erreur du passé, qui admettait un lieu de supplices éternels pour les coupables ; l'esprit de l'homme a grandi, il repousse avec énergie ce que la raison ne peut admettre, ce que la science condamne. Dieu ne peut laisser ce monde en proie au despotisme inintelligent et cruel, qui broie par la guerre les hommes les uns contre les autres et se place ensuite en travers de toutes les réformes, de tous les progrès utiles à la société.

Au milieu de ses revendications légitimes, un but éternel doit guider l'homme ; il y doit tendre, ce guide, vers le spiritisme qui n'est pas une religion avec des dogmes et un culte extérieur, qui ne dit pas à la science *arrête-toi !* à la raison humaine *annihile-toi !* à la pensée humaine *ne jouille pas l'infini !* Le spiritisme doit ramener sur la terre la paix et l'union entre toutes les consciences ; ce fut le but d'Allan Kardec. Ce maître inspira Pichery son disciple.

« On a dit souvent : « Les spirites qui font tourner des tables et croient entrer en communication avec les Esprits, sont hantés par des idées supersti-

lieuses ; ils se peuplent l'imagination de fantômes et deviennent incapables d'avoir une idée précise, leur jugement s'atrophie peu à peu, etc., etc. »

Oui, parmi nous, il y a des amis dévoués à la cause ; par l'exagération ils arrivent à perdre le sens exact des choses et à ces esprits excellents, un peu étroits, il ne manque qu'une chose essentielle : *l'instruction* ; ils ont droit à l'indulgence de tous, parce qu'ils appartiennent à l'époque où cette instructive n'était pas libre, ni obligatoire, ni laïque ; ils étudient et se transforment, c'est inévitable.

Ceci dit, permettez-nous de tourner notre pensée vers notre ami Pichery, pour lui adresser notre meilleur souvenir ; que Dieu, le père de l'humaine famille, celui qui règle la marche des mondes et veille sur le modeste brin d'herbe, accueille nos humbles paroles.

Esprits protecteurs, messagers intelligents, veillez sur ce monde en butte à tant de maux, aidez à le sortir de l'erreur, de la souffrance. Que l'esprit de justice y règne et que par étapes successives, il arrive au but entrevu par les penseurs et indiqué par le spiritisme : « L'élévation de notre globe sur l'échelle infinie des mondes, le triomphe définitif du bien et du vrai. »

Après M. Betsch, M. Leymarie a établi certaines conséquences logiques, telles que l'éternité de l'Esprit, en s'appuyant sur les données des livres sacrés, sur les recherches actuelles de la science, sur la mission remplie par Jeanne d'Arc, celle que les partis politiques et religieux veulent tous expliquer et accaparer.

Il engage l'auditoire à toujours étudier et méditer, pour mieux connaître l'essence des choses et pouvoir en raisonner.

M. Pichery père, très ému, a rendu un pieux hommage au souvenir de son fils, en y mettant toute son ardeur et son cœur. De nombreuses couronnes couvraient le dolmen.

ATLANTIDE (Communication spirite).

Je suis un Esprit qui, durant sa vie terrestre, habitait un continent aujourd'hui couvert par les eaux de l'Océan et considéré par les hommes comme une chose préhistorique ; ils ne le connaissent que par une tradition tirée des anciens Grecs.

Cette communication a pour objet de donner une idée succincte du peuple atlantien à leurs descendants qui habitent aujourd'hui les continents d'Europe et d'Amérique.

Atlantide, ainsi nommée à cause de sa grande étendue, n'était pas limitée par les plages d'Europe et d'Amérique, attendu que son empire s'étendait

aussi sur l'Asie et l'Afrique, c'est pour cela que les anciens Grecs symbolisaient le pouvoir par un globe posé sur les épaules d'un homme qu'ils appelaient Atlas, vu la prépondérance universelle exercée par le peuple atlantien.

Imaginez-vous une vaste superficie traversée par plusieurs chaînes de montagnes, formant de grandes et belles vallées couvertes d'une végétation luxuriante; des rivières et des fleuves sur lesquels naviguaient des navires de commerce et des bateaux de plaisance; des plantations fertiles, des hameaux, des villages et de grandes et populeuses villes bâties en pierres, possédant de larges rues se croisant à angle droit; des temples magnifiques et un grand nombre d'autres édifices publics. Ajoutez à cela un peuple heureux et prospère, et vous pourrez vous faire une idée de la splendeur d'Atlantide.

Un jour, le soleil s'obscurcit, le continent trembla, et Atlantide s'enfonça dans l'abîme où elle git au fond des Océans.

Sommes-nous morts? Non, nous sommes tous bien vivants. Nous avons conservé notre individualité et nous nous intéressons encore aux choses de la terre, presque autant qu'il y a seize mille et quelques années.

Il y a quelque temps, un grand bateau à vapeur, nommé Atlantide, comme notre continent, partit d'un port de l'Europe pour la côte américaine; depuis, vous n'en avez jamais de nouvelles; ce bateau repose actuellement au fond de l'Océan et dans l'une des rues de notre principale ville de jadis.

Mon ami Yermach, que j'ai consulté au sujet de cette communication, m'a engagé à ne rien dire qui puisse paraître incroyable; je le sais, ceux à qui je m'adresse sont intelligents et savent distinguer le vrai du faux, et je dois les prévenir que nous n'étions pas tous d'une même race, que les peuples n'avaient pas une même forme de gouvernement, mais que tous copiaient nos mœurs et nos manières; notre civilisation supérieure nous donnait sur tous les autres peuples du globe une influence prépondérante, aussi notre commerce avec eux était considérable.

L'une des principales sources de notre richesse était l'industrie minière; nous avons développé l'art d'extraire les métaux à un degré que vous n'avez pas encore atteint.

Signé : ORONDO,

(Nous donnons cette dictée sous bénéfice d'inventaire).

Un chef Atlantien.

PROTECTION DES BONS ESPRITS

Voici un exemple bien constaté, qui démontre d'une manière consolante la protection des bons esprits au malheur, lorsque celui qui en est la victime professe sa foi et sa confiance en l'Être Suprême, joint sa fervente prière à sa résignation dans le plus affreux danger. Ce qui donne à ce fait

un cachet particulier d'authenticité c'est que l'individu qui en fut l'acteur était loin d'être porté au mysticisme et n'avait pas entendu parler du spiritisme.

Joseph Bassot, Français, 45 ans, était employé par un boulanger espagnol en qualité de meunier, dans le moulin de Bethléem, situé à deux kilomètres et demi de Mexico, près du petit village de Santa-Fé, fin d'août 1873. Il habitait une petite maison à une centaine de mètres du moulin et chaque nuit, après son souper il revenait pour surveiller la mouture.

Bassot était un brave et honnête homme, exact dans les diverses occupations de son emploi, d'habitudes simples et de bonne conduite. Une nuit, il se dirigeait vers le moulin lorsqu'au milieu du court chemin qu'il avait à traverser, il fit la rencontre de cinq cavaliers qui ayant mis pied à terre, l'entourèrent, le baillonnèrent et le poignard sur la poitrine le firent monter sur un des chevaux, après lui avoir attaché les bras. Ils l'emmenèrent ainsi par des chemins de traverse, durant environ une heure et arrivèrent à une petite maison, en face de laquelle se trouvait, à cinq ou six mètres de distance, une petite hutte couverte d'un toit de lattes, reposant sur de petits murs en pisé.

Après l'avoir fait descendre de cheval, on lui délia les bras ; les brigands lui signifièrent qu'on allait le séquestrer jusqu'à rançon de 1.500 piastres (7.500 francs) qu'on demanderait par lettre à son patron, le boulanger espagnol. Conduit à la petite hutte, dans laquelle un trou était fait dans le sol, On l'y descendit le couvrant ensuite de fortes planches sur lesquelles furent roulées quantité de grosses pierres.

Dans ce trou d'un peu plus d'un mètre de profondeur, le malheureux Bassot fut obligé de se tenir accroupi, la terre détrempée par les pluies régulières de la saison suintait autour de lui et sous ses pieds une humidité qui l'empêchait de s'asseoir et de chercher un appui sur les parois du trou. Il pouvait entendre, jour et nuit, les pas des bandits qui le gardaient et la voix d'une femme qui, par une petite ouverture, lui passait chaque jour pour toute nourriture, une petite galette de maïs (1) (*tortilla*) et une petite quantité d'eau.

On a de la peine à comprendre comment ce malheureux Bassot put soutenir et prolonger son existence avec une aussi misérable nourriture, pendant les *soixante-douze jours* qu'il resta dans le trou, gardant forcément la même position, ses vêtements tombant en morceaux par la pourriture provenant de l'excès d'humidité et des immondices qui s'amoncelaient sous

(1) Ces galettes ont le diamètre de 15 à 16 centimètres et l'épaisseur d'une pièce de un franc.

lui. Pendant les douze premiers jours, disait-il à un de ses amis, il ne faisait que pleurer et prier Dieu. Quelque fois il s'abandonnait au désespoir, mais bientôt il recommençait à prier et à pleurer et chaque fois une lucur d'espérance venait traverser son cerveau affaibli.

Dans la nuit du douzième jours, étant comme d'ordinaire à prier Dieu, tout à coup une femme apparut dans son trou, blanche, très belle et enveloppée d'un manteau blanc. Elle lui parla en français, l'exhorta à la patience, à avoir confiance en Dieu et l'engagea à prier avec elle, ce qu'ils firent tous les deux puis elle disparut. La nuit suivante, vers la même heure, apparut une autre forme de femme, blanche, également très belle enveloppée d'un voile blanc. Celle-ci lui parla en espagnol, le consola par de douces paroles, lui fit les mêmes exhortations, l'engageant également à prier avec elle et lui faisant espérer sa délivrance. Chaque nuit, l'une ou l'autre de ces femmes qu'il appelait des *anges* lorsqu'il parlait de son martyre, ne manquait pas de se présenter et chaque fois son espoir se ravivait. Mais son insuffisante nourriture le mettait dans un état de faiblesse qui déjà le rendait indifférent à la mort dont le menaçait souvent la mégère qui lui passait la galette de maïs et qui diverses fois oublia de la lui donner ainsi que le peu d'eau qu'elle y joignait. Aussi le malheureux Bassot, dévoré par la soif, eut-il recours plusieurs fois à ses propres urines pour en apaiser un peu la torture. Il ne pleurait plus, priait toujours et attendait avec impatience la nuit pour revoir un des *anges* qui lui apportait la consolation et l'espérance. Ces apparitions restaient deux et même trois heures avec lui.

Enfin le soixante-douzième jour, car il y voyait assez à travers les planches pour les compter, la nuit arriva. La voix de sa gardienne lui annonça que si le lendemain on n'apportait pas la rançon, c'est elle qui était chargée d'achever sa misérable vie par le poignard. Il ne répondit pas, le silence se fit et à l'heure habituelle un des *anges* arriva. Ils prièrent ensemble, puis l'*ange* lui dit : « Allons, il est temps de partir ; soulève les planches je t'aiderai. » C'était une opération qu'il avait essayée infructueusement plusieurs fois lorsqu'il avait cru qu'il était moins surveillé, aussi doutait-il de la réussite. Cependant, en exécutant les mouvements qui lui étaient indiqués, une planche commença à céder ce qui le stimula à employer toutes ses forces. Il put alors déranger la planche de manière à pouvoir passer un bras, il aurait pu passer le corps s'il avait pu se dresser tout à fait, mais cela lui parut impossible à cause du temps écoulé dans une position aussi gênante que forcée. Il y avait encore le toit en lattes posé sur le petit mur de la hutte. C'était encore une hauteur de soixante-quinze centimètres à atteindre.

Encouragé par la présence de l'ange il fit enfin tant des pieds et des mains qu'après un temps assez long il réussit à monter, à déplacer les lattes et à escalader le mur qui n'était pas très élevé. A bout de forces il se laissa glisser de l'autre côté sans songer à examiner l'endroit où il allait tomber, dans une mare d'où il sortit en rampant, trempé et couvert de boue. La peur d'être repris lui fit traverser aussi vile qu'il put divers champs cultivés en légumes, mais étant entré sur un terrain semé de haricots, les rames l'arrêtèrent et le firent tomber.

Les forces lui manquèrent tout à fait ; il restait cloué, la face contre le sol sans pouvoir se relever, lorsqu'il se sentit saisir par les aisselles, enlevé et bientôt déposé sur un chemin uni. Il put alors distinguer malgré l'obscurité un des anges à son côté qui lui dit : « Tu es sauvé ; voilà des gens qui arrivent, ils te conduiront en lieu sûr, adieu. » En effet, arrivaient trois musiciens attardés qui revenaient d'une fête à 1 heure du matin. Il s'approcha d'eux, répondit à leurs questions qu'il s'était égaré, était tombé dans une mare et offrit une somme d'argent à son arrivée à Mexico, s'ils lui faisaient la charité de l'y conduire car il ignorait où il se trouvait. Les musiciens lui apprirent qu'il se trouvait dans le village d'Atzapotzalco, à une lieue et demie de Mexico, et après bien des pourparlers l'un d'eux consentit enfin à lui servir de guide.

Après plusieurs stations causées par sa faiblesse, Bassot arriva à Mexico à 2 heures du matin. Il alla frapper chez un ami qui lui ouvrit sa porte lorsqu'il l'eut reconnu. Le musicien fut récompensé et le pauvre Bassot pu prendre un peu de repos.

Le son d'une cloche qu'il avait entendu souvent pendant son emprisonnement, servit à la police pour découvrir la maison des bandits. Des agents déguisés parcouraient depuis quelque temps le village d'Atzapotzalco, et quelquefois menaient Bassot en voiture, enveloppé d'un manteau, le promenant dans les innombrables allées ombragées, espérant qu'il pût se rappeler et reconnaître les endroits par lesquels il avait dû passer. Bassot passant un jour, toujours blotti au fond d'une voiture, près d'une petite église, la cloche se mit à tinter et il la reconnut pour celle qu'il entendait à peu de distance de l'endroit où il avait été séquestré ; il put alors donner la direction. Les agents firent entourer par une force armée l'endroit présumé, on découvrit le trou, la petite maison à cinq mètres de distance, ainsi que la femme que l'on emmena. Peu de temps après on s'empara de la plupart des bandits dont un seul fut exécuté.

Bassot avait tellement souffert dans sa réclusion, qu'il résolut de retourner en France deux mois après sa délivrance.

Malgré sa pénible existence il avait conservé toutes ses facultés. Rien

n'annonçait en lui que sa raison eût éprouvé une atteinte capable d'avoir produit des hallucinations.

Il racontait les apparitions des *anges*, toujours simplement et de la même manière. Il ne pouvait comprendre comment elles s'opéraient mais affirmait que sans elles et l'aide qu'il reçut il serait mort. Quelques amis auxquels il répétait sa triste aventure, entr'autres, Champain (1) qui a bien voulu m'en fournir les détails, le firent examiner par l'honorable et savant médecin français M. Fénélon, qui déclara « que Bassot était en possession de toutes ses facultés intellectuelles, ce qui, du reste, était fort étonnant après avoir séjourné pendant un temps aussi considérable dans un lieu aussi malsain, assujéti à une alimentation aussi insuffisante ».

On ne peut s'empêcher de penser que ces *anges* eurent la mission de soutenir cette existence qui se serait éteinte sans leur présence et les moyens qu'ils durent employer pour la conserver. Bassot se trouvait dans un état de faiblesse qui l'empêchait de se rendre compte de ce qui se passait autour de lui, à l'exception de la présence des *anges* qui venaient le consoler. On en pourrait arguer que cette faiblesse fut peut-être la cause de la production d'hallucinations, mais on apprit, par les déclarations des bandits, que la nuit de sa délivrance ceux qui avaient été commis à sa garde, confiants en la faiblesse de leur victime dont ils supposaient la fin très prochaine, s'étaient absentés avec la femme pour assister à une de ces orgies fréquentes parmi ces gens, ce qui explique comment rien ne put s'opposer alors à l'action des *anges*, et comment il eut le temps nécessaire pour effectuer son évasion.

DENNÉ, à Mexico.

CAMILLE FLAMMARION. — *Dictionnaire encyclopédique universel*. — Illustré de plus de 20.000 figures. — La 22^e série à 50 centimes, vient de paraître : Cette série commence le second volume de l'ouvrage et la lettre C. — Elle contient, entre autres définitions intéressantes, celle des mots : *Câble*, câbles-chaînes, câbles télégraphiques aériens et sous-marins, etc.; *Cachexie*, médecine et médecine-vétérinaire; *Cactées*, subdivisions des genres et espèces, *Cadastre*, son origine, opérations multiples nécessitées par sa confection à diverses époques et par les revisions successives qu'imposent les changements de culture, statistiques; *Café*, sa découverte, l'extension de sa culture, les procédés de récolte des graines, les modes nombreux de préparation du café pour la consommation, ses propriétés toniques, l'importance des transactions commerciales auxquelles il donna lieu, etc. — Gravures explicatives.

Envoi franco de la série contre 50 centimes en timbres-poste.

— Le poète mystique JULES BOIS, dans son deuxième drame ésotérique *La Porte ésotérique du Ciel* (dessins d'Antoine de la Rochefoucauld, prélude d'Erik Satie), annonce à l'encontre d'Ibsen et de Nietzsche, le dévouement de l'intellectuel et du poète vers les foules. Jésus y transmet au futur rédempteur la mission que, lui, n'a pu achever; loin des lâchetés solitaires ou des orgueils dominateurs, l'Homme Régénéré, messie dédaigneux d'un individualisme égoïste, ne veut entrer au ciel que par la porte des précipices, et il choisit le chemin de la Terre et de l'Enfer afin d'entraîner à sa suite les faibles et les désespérés dont il fera des élus.

M. Jules Bois a continué dans cette œuvre moderne le symbolisme traditionnel et vivant des anciens drames sacrés, 3 fr. 50.

(1) M. Champain m'a autorisé à le citer.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. D'AVY, 52, rue Madame. — Téléphone.